

BCB 54-20  
EPISODES ET VIES REVOLUTIONNAIRES

N° 19

B. VASSILIEV

---

DE L'EXPÉRIENCE  
DE L'ILLÉGALITÉ  
BOLCHÉVIK

Publié sous les auspices de la société  
des Vieux Bolchéviks de Moscou

BUREAU D'ÉDITIONS, PARIS









**B. VASSILIEV**

---

# De l'expérience de l'illégalité bolchévik



PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ DES VIEUX BOLCHÉVIKS DE MOSCOU

1934

BUREAU D'ÉDITIONS, PARIS



# ÉPISODES ET VIES RÉVOLUTIONNAIRES

(Les ouvrages marqués d'un astérisque sont publiés sous les auspices de la Société des Vieux Bolchéviks de Moscou).

- \* 1. Pierre Nikiforov : La Grève ..... I 50
- \* 2. C. Bobrovskaja : Ivan Babouchkine.  
(Un vieux bolchévik, héros modeste) ..... I 50
- \* 3. A. F. Iline-Génevski : Entre deux révolutions .... 3 »
- \* 4. S. Malychev : Le Soviet des chômeurs ..... I 50
- \* 5. M. Kédrov : Une imprimerie clandestine ..... I 50
- \* 6. C. Bobrovskaja : Quelques masques de provocateurs ..... I »
- \* 7. F. Kohn : L'évasion de dix condamnés à mort.  
(Un coup d'audace invraisemblable, mais réel) ..... I »
- \* 8. I. S. Tchernomordik : L'attitude des bolchéviks devant les juges ..... I »
- \* 9. S. Kanatchikov : La révolte du « Potemkine » .. I »
- \* 10. M. Kédrov : Les publications illégales sous le tsarisme. (Les éditions « Zerno ») ..... I »
- \* 11. V. Iakovlev : Un professeur militant.  
(Essai sur la vie et l'activité de Sternberg) ..... I »
- \* 12. B. Vassiliev et M. Kédrov : Lénine militant illégal I 50
- \* 13. S. Bobrovskaja : Le premier Président de la République du Travail, J. M. Sverdlov ..... I »
- \* 14. R. Obolenskaia : Kamo, la vie d'un véritable révolutionnaire ..... I 50
- \* 15. Gaya Gaï : Internés en Allemagne.  
(La vie des troupes rouges internées en Allemagne (1920-1921) . ..... 2 »
- \* 16. L. Katacheva : Natacha l'irréductible militante bolchévik.  
(La vie et l'activité révolutionnaire de K.N. Samoïlova) 2 »
- 17. Exploits de géants des Cosaques rouges.  
(La lutte contre les armées contre-révolutionnaires de 1917 à 1922) ..... 2 »
- \* 18. Goloubev : Des grèves à l'insurrection ..... 2 50
- \* 19. B. Vassiliev : De l'expérience de l'illégalité bolchévik ..... 2 »



## Notice sur l'auteur

---

*L'auteur des souvenirs que nous publions est un des nombreux militants du Parti bolchévik. Adolescent de 15 ans, il a commencé son travail bolchévik révolutionnaire en 1904 dans l'imprimerie illégale d'une organisation social-démocrate de Voronège. Dès lors, n'interrompant sa besogne que lorsqu'il est arrêté, déporté ou obligé d'émigrer, il accomplit le travail pratique d'organisation et de renforcement du grand Parti bolchévik, sans jamais sortir de ses rangs.*

*L'auteur ne faisait pas partie des cadres dirigeants du Parti bolchévik, il était de la couche moyenne, du nombre des centaines et des milliers de bolchéviks russes, toujours prêts à exécuter, coûte que coûte, au premier appel de leur Parti n'importe quelle tâche urgente.*

L'EDITEUR.







# De l'expérience de l'illégalité bolchévik

---

## De Voronèje à Velsk

Par décision du ministère de l'Intérieur je fus déporté pour trois années, en mai 1908, dans la province de Vologda. J'avais été arrêté à Voronèje en novembre 1907, avec une dizaine de personnes, au cours d'une vaste opération entreprise par la police pour purger la région de la « lèpre » révolutionnaire. Ces arrestations avaient été effectuées au hasard. On n'avait rien trouvé sur moi lors de la perquisition et j'avais toute raison d'attendre un sort plus favorable. Mais, à n'en pas douter, les renseignements fournis sur ma personne avaient joué : en effet, j'avais déjà été auparavant arrêté à deux reprises par les gendarmes de Voronèje, une fois porteur de caractères d'imprimerie. Bref, après six mois de prison, trois années de déportation.

J'accueillis la nouvelle avec beaucoup de joie. Ça allait être bientôt pour moi la liberté et la possibilité de me replonger dans l'action révolutionnaire. Mon avenir m'apparaissait très nettement. Une fois arrivé dans la localité qui me serait assignée comme lieu de déportation et dès que les autorités m'auraient versé mes frais d'entretien, je prendrais la fuite et j'irais m'installer clandestinement dans un des grands centres ouvriers en qualité de « révolutionnaire professionnel », de préférence là où prédominerait l'influence menchévik, afin de conquérir dans ce milieu des éléments à la



cause social-démocrate révolutionnaire. Certes, il me fallait m'attendre à être arrêté de nouveau. La durée moyenne d'activité illégale entre deux emprisonnements n'étant que de trois mois je prévoyais donc que je serais coffré au bout d'un trimestre environ et que les conditions seraient cette fois-là, plus dures. Mais cette perspective ne m'intimidait guère : au cours de l'action révolutionnaire, c'était dans l'ordre des choses.

Ma compagne était en prison. Elle avait été arrêtée quelque temps après moi pour l'affaire du comité bolchévik de Voronège. J'avais parfois l'occasion de la voir, quelques instants seulement il est vrai, pendant la promenade ou dans l'escalier, et je pouvais lui écrire assez régulièrement grâce au service postal secret. Pour son affiliation au Parti elle risquait d'être privée de ses droits civils et déportée au fond de la Sibérie. Il était impossible d'imaginer le lieu et l'occasion de notre prochaine rencontre. Mais je n'hésitai pas. Mon amour avait grandi au cours de notre travail révolutionnaire commun, mais tout mon être était agité, tourmenté d'un nouveau sentiment puissant qui le poussait davantage à l'action révolutionnaire, qu'il fallait mener légalement ou illégalement. La séparation fut très pénible, mais ni l'un ni l'autre ne songea un instant à une autre solution. Les sentiments qui nous liaient auraient certainement disparu complètement si l'un de nous avait tenté d'opposer ses intérêts personnels à ceux de la cause révolutionnaire. Après m'être entendu avec ma compagne sur les moyens d'une correspondance secrète, j'adoptai comme clé cette devise : « coûte que coûte ».

Mes parents et amis obtinrent mon envoi à mon lieu de déportation non pas sous escorte armée, mais avec une « feuille de route ». Je devais donc me présenter à la police de Vologda à date fixe. D'abord, je refusai catégoriquement de signer cet engagement, inadmis-



sible à mon avis pour un révolutionnaire qui se respecte. Cependant tous mes camarades insistèrent pour m'y décider. D'une façon ou de l'autre, disaient-ils, il fallait aller jusqu'à Vologda. Sous l'escorte armée, le trajet était plus long, plus désagréable, mauvais pour la santé, alors qu'avec une feuille de route je pourrais mieux préparer ma fuite, mon passage à l'illégalité. Ce dernier argument me convainquit et je signai l'engagement de me présenter dans les délais prévus à différentes étapes jusqu'aux autorités policières de Vologda.

Quelques jours après j'étais libre. Je pouvais rester deux jours à Voronège pour faire mes valises. Ces deux jours m'étaient surtout nécessaires pour m'entendre avec les camarades et recevoir d'eux quelques adresses où je pourrais me présenter après ma fuite. Mes affaires furent prêtes en quelques minutes et je m'entendis assez rapidement avec les camarades sur les tâches de l'organisation locale (de nombreuses arrestations avaient eu lieu, et seuls quelques jeunes camarades inexpérimentés étaient restés en liberté). Mais en ce qui concerne les adresses, les affaires allaient mal. Au cours des dernières arrestations on avait détruit toutes les adresses de Moscou et du Comité central. Rien d'exact. Il fallut se borner à deux adresses d'étudiants moscovites dont l'affiliation au Parti était incertaine. Elles ne me furent d'ailleurs d'aucune utilité. A la première, je ne trouvai personne. A l'autre, je me heurtai à un accueil rien moins qu'aimable. Mon hôte présumé me déclara que la police était à ses trousses et que, craignant les arrestations, il n'entretenait aucune relation avec l'organisation du Parti et que non seulement il ne pouvait m'être d'aucun secours, mais me priait instamment de quitter le plus rapidement possible son logement : on pouvait venir m'arrêter d'un instant à l'autre, et alors tout irait mal



pour moi comme pour lui. Je me rendais bien compte que cet individu avait peur, tout simplement, car personne ne le surveillait et il n'y avait aucune raison de le surveiller, étant donné qu'il était devenu un petit bourgeois timoré tremblant pour sa tranquillité. Je dus quitter Moscou sans résultat.

L'étape suivante était Vologda. D'abord, l'idée me vint de m'y fixer. Il y avait là, à cette époque, un assez grand nombre de cheminots et quelques petites fabriques. Je pensais qu'en faisant mon temps de déportation à Vologda, je pourrais mener une action assez heureuse dans les rangs de l'organisation locale du Parti. Mais là je n'eus pas de chance. A la préfecture on me déclara catégoriquement qu'on ne me laisserait pas séjourner à Vologda. Je voulus toutefois tenter la chance et j'écrivis une requête au gouverneur pour lui demander de fixer en cette ville mon lieu de déportation, étant donné le mauvais état de ma santé après mon emprisonnement et les examens que je voulais passer en qualité d'externe dans un des collèges de Vologda. En tout cas, cette requête devait me permettre de gagner du temps afin d'entrer en liaison avec l'organisation locale du Parti. Je gagnai une semaine entière. Cependant, même avec deux semaines, je n'aurais pas été plus avancé. Il n'existait rien à Volodga à cette époque, sauf quelques faibles organisations de **déportés**. Les intellectuels déportés du Parti étaient entièrement absorbés par la lutte pour le pain quotidien et par les soucis que leur causaient les naissances de leurs enfants (c'était là un événement général). Je trouvais un ancien menchévik de Voronège, célibataire, infirmier à l'hôpital. Mais le canotage l'occupait entièrement et il ne put m'être d'aucun secours. Il me promit, il est vrai, de m'informer, de s'entendre avec quelqu'un, etc. Je ne sais s'il fit quelque chose, mais les quatre ou cinq fois que je vins le voir il était toujours



occupé — tantôt à jouer aux quilles, tantôt à pêcher.

Il y avait très peu d'ouvriers déportés à Vologda. Quelques-uns travaillaient. Beaucoup, sinon la majorité, vivaient des faibles ressources que leur délivrait la police (huit roubles par mois aux ouvriers et aux paysans et onze roubles aux étudiants et nobles). Il y avait parmi les ouvriers beaucoup d'animosité contre les intellectuels. La révolution de 1905, disaient-ils, avait échoué parce qu'elle avait été dirigée par les intellectuels, qui, par amour-propre et pour d'autres raisons personnelles, avaient scindé le mouvement révolutionnaire en des dizaines de partis adverses, etc. Ils étaient surtout mécontents des meilleures conditions matérielles des militants intellectuels auxquels la police donnait une allocation plus forte et qui, en outre, recevaient quelque chose de leurs parents ou amis.

Il y avait, naturellement, des intellectuels déportés qui vivaient misérablement, mais il faut dire qu'ils étaient alors les ennemis jurés des ouvriers. Je tentai d'organiser parmi les chômeurs une commune d'ouvriers déportés. Nous fîmes une enseigne, mal réussie, pour un établissement de bains et nous prîmes, sans succès, le contrôle du cirque. Je ne sais comment les choses marchèrent par la suite, vu que la police exigea mon départ pour Velsk, ville d'un des districts les plus éloignés. Je dus partir à contre-cœur.

### **Mon activité de militant à Velsk**

Mon plan était de rester à Velsk un mois et demi. Il s'agissait de recevoir, au cours de cette période, les subsides fixés pour la nourriture et pour l'achat de vêtements d'hiver. Au total la police devait me verser une cinquantaine de roubles. Je devais recevoir, en outre, avant ma fuite, quelques adresses d'organisations du Parti.



Il y avait à mon arrivée à Velsk une centaine de déportés, parmi lesquels vingt-cinq à trente social-démocrates. La plupart étaient menchéviks, politiquement, très faibles. Il n'y avait, sauf moi, que trois bolchéviks décidés : le camarade Tikhomirov, de Kinechma, un étudiant de Iaroslavl et un tailleur de Voronège ayant appartenu à mon cercle.

Les bolchéviks et les menchéviks appartenaient à la même organisation. Il faut dire qu'en 1908 ils s'étaient réunis après le congrès unifié de Stockholm, qui avait décidé de fusionner les organisations bolchéviks et menchéviks parallèles. Cette union, loin d'affaiblir les divergences entre l'aile révolutionnaire et l'aile opportuniste de la social-démocratie russe, ne tarda pas, au contraire, à les aggraver considérablement. Les menchéviks avaient eu la majorité au congrès de Stockholm. Cependant en 1907, au congrès de Londres, à la suite d'un travail d'organisation et de propagande actif des bolchéviks, ils avaient été en minorité. Le congrès terminé, ils en sabotèrent systématiquement les décisions ainsi que les directives du Comité central et se mirent à saper l'unité du Parti. Au lendemain du même congrès, ils déclenchèrent une campagne de calomnies contre le Comité central bolchévik et commencèrent bientôt à créer des centres parallèles d'organisations et des actions locales.

Durant les six semaines de mon séjour à Velsk notre journal publia deux ou trois numéros polygraphiés. Il ne brillait pas, avouons-le, par de bien grandes qualités. Ses rédacteurs ne pouvaient pas se vanter de leur talent; en outre, nos divergences au sein du Parti faisaient obstacle à la bonne tenue du journal, naturellement ni les menchéviks ni nous ne voulions céder sur les questions de principe. Chaque article était discuté de longues heures et parfois même des journées durant, comme, par exemple, l'éditorial sur la situation actuelle



(discussions sur la voie prussienne ou française de la révolution russe de 1905, sur le régime de Stolypine, les méthodes légales et illégales d'action, etc.). Déjà à cette époque, dans les limites restreintes d'un petit bourg perdu, on voyait très nettement qu'une scission définitive était inévitable au sein du Parti ouvrier social-démocrate russe, qui allait se diviser en une aile révolutionnaire bolchévik et une fraction menchévik opportuniste. Je ne sais comme s'en tiraient les menchéviks (il est vrai qu'ils disposaient d'hommes assez doués, parmi lesquels Kogan, de Simféropol, Brodski, d'Odessa, et Yampolski, de Kherson), mais nous, bolchéviks, écrivions difficilement nos articles. Nous organisions nos réunions avant celles du comité de rédaction et nous discussions nos articles et ceux de nos adversaires littéralement mot par mot.

Nous diffusions notre journal par nos propres moyens parmi les paysans des villages environnants. Nous en déposions quelques exemplaires dans les voitures des moujiks venant au marché de Velks. Comparativement à la banlieue où j'avais habité, diffusé un journal et fait des causeries politiques aux paysans, je dois dire que notre feuille de Velsk ne donna pas de résultats tangibles. Son défaut principal était son caractère abstrait. Nous ne connaissions pas la vraie vie des paysans. Nous traitions les problèmes souvent abstraitement en nous basant sur les rapports fonciers qui existaient au centre et au sud de la Russie et qui étaient tout à fait différents de ceux de la province de Vologda. Nous nous en rendîmes compte très nettement par la suite en prenant mieux connaissance des conditions locales. Il fut impossible de créer des organisations paysannes. On fit très peu dans ce sens, je fus seul à tenter la chose. Mes tentatives dans le village où j'habitais restèrent infructueuses ; d'ailleurs tout notre travail fut bientôt interrompu par de nom-



breuses perquisitions parmi les déportés. On cherchait les auteurs des articles et le matériel d'imprimerie. Nous l'avions si bien caché que les recherches de la police furent sans résultat. Mais il fallut interrompre la publication du journal et bientôt, comme je l'appris, la cesser complètement, vu que plusieurs rédacteurs actifs avaient pris la fuite.

Outre sa tentative d'action parmi les paysans, notre groupe social-démocrate œuvrait parmi les déportés et s'employait à l'instruction de ses propres membres. Au cours de mon séjour, le travail intérieur d'éducation se borna à une ou deux conférences que je fis sur l'histoire de la civilisation. Notre groupe réussit à déployer une activité assez grande parmi les déportés. L'action était surtout menée contre l'anarchisme. Les idées anarchistes jouissaient alors d'une assez grande faveur parmi les déportés, et il faut dire que les « leaders » menchéviks et socialistes-révolutionnaires ne savaient pas tous réfuter les idées souvent absolument absurdes des anarchistes et des syndicalistes sur la liberté individuelle et l'action directe révolutionnaire. Le groupe social-démocrate réussit cependant à mener une lutte victorieuse contre les idées anarchistes parmi les déportés. A plusieurs grandes réunions les anarchistes furent battus, ce qui produisit une très forte impression sur les ouvriers et paysans déportés qui s'étaient laissé prendre à leur phraséologie sonore et creuse.

### **De Velsk à Méлитopol**

Aux premiers jours d'août je reçus de la police, pour mon entretien et mes vêtements d'hiver, une cinquantaine de roubles. Je pouvais partir. Mais je n'avais toujours pas les adresses. J'avais utilisé sans résultat toutes mes relations personnelles. Les camarades du



groupe apportaient tout leur concours, mais le résultat était aussi négatif. Afin de ne pas dépenser l'argent pour les fins prévues par les autorités, c'est-à-dire pour ma propre subsistance et habillements, je décidai de partir. Parmi les adresses que j'avais, je choisis celle d'un ouvrier menchévik de Mélitopol, Nicolaenko, dont le père, mécanicien, possédait une petite maison, me disant que, si je ne trouvais pas le fils, je trouverais certainement le père, qui m'aiderait à m'installer. Je ne voyais d'ailleurs pas très bien comment je pourrais m'installer. Il me fallait un passeport quelconque. S'il existe une organisation du Parti, me disais-je, je lui offrirai mes services en qualité de militant professionnel, en me contentant du minimum, pourvu que je ne meure pas de faim et que j'aie où passer la nuit, cela me suffira. Avec dix roubles par mois je m'arrangerai très bien, vu que les premiers temps j'aurai de l'argent. S'il n'existe pas d'organisation du Parti, j'en créerai une; si elle est détruite, je travaillerai à la reconstituer rapidement, puis elle me prendra à son service. Avec un tel plan en tête, une cinquantaine de roubles en poche et du linge de rechange, je m'acheminai au mois d'août 1908 vers Mélitopol.

Une chose très désagréable faillit m'arriver en cours de route. Je pris le train sans encombre et traversai Vologda et Iaroslavl sans être inquiété. A cette époque-là, il n'y avait pas de communication directe entre Vologda et Moscou et il fallait, près de Iaroslavl, descendre du train à Vspol sur une rive du Volga, traverser le fleuve en bac, puis la ville de Iaroslavl pour prendre le train de Moscou. La traversée en bac était particulièrement dangereuse, les policiers montant la garde à Vspol, où ils examinaient attentivement chaque passager. Sur l'autre rive, à Iaroslavl, s'élevait, près du débarcadère, le club des « Cent-Noirs » (organisation monarchiste terroriste), dont les affiliés exami-



naient également chaque voyageur. A Moscou, j'échappai par miracle à la police. Je devais prendre l'express de Crimée. D'après l'horaire j'avais deux heures à ma disposition. Mais, par malheur, le train eut du retard, de sorte qu'il ne me restait que quinze minutes. Que faire ? Je n'avais aucune adresse à Moscou et pas de passeport. Je résolus de tenter ma chance. Dès mon arrivée, je me précipitai hors de la gare et sautai dans une voiture en criant au cocher de filer à toute allure à la gare de Kursk. Le cocher fit ce qu'il put, mais j'arrivai au moment où le train de Crimée démarrait.

Il était onze heures du soir, je ne pouvais rester ni à la gare, ni dans la rue, ni à l'hôtel, n'ayant pas de passeport. Et j'avais encore mon baluchon à porter. Je décidai de le laisser à la consigne et d'errer jusqu'au matin. Heureusement qu'il faisait beau. Le cocher me proposa d'aller avec lui dans un *traktir*<sup>1</sup> de nuit. Je sautais sur cette idée. En effet, pensai-je, au traktir on peut passer toute la nuit à boire du thé. Nous nous attablâmes et je dis à mon cocher de se faire servir ce qu'il désirait. Il commanda de l'eau-de-vie et un hareng aux oignons. Je pris du thé pour moi. J'évitais de boire l'eau-de-vie sans que mon compagnon s'en aperçût. Il fut bientôt ivre. Nous bavardions sur la dureté des temps, sur les révolutionnaires, affirmant qu'on ne laissait pas aux gens la paix, quand soudain la police fit irruption et commença la vérification des papiers. « Me voilà fait, pensai-je. Que diable suis-je venu faire dans cette boîte ! ». Le commissaire vérifia toutes les tables, emmena deux consommateurs, vint serrer la main de mon cocher et ne fit nullement attention à moi. J'en fus estomaqué, me demandant si je n'avais pas eu un mauvais songe. L'hor-

---

1. Traktir : auberge, salle de thé. (N. du Tr.)



loge sonnait cinq heures. Mon interlocuteur, penché sur la table, me disait à l'oreille : « Tu as vu ? Il m'a serré la main. Son Excellence me craint. » J'appris de mon cocher qu'il avait été en service chez le gouverneur général et qu'à présent il était affecté à la Sûreté, pour laquelle il accomplissait des missions secrètes importantes. Il me disait tout cela en m'envoyant à la figure des relents d'eau-de-vie. A la fin, complètement ivre, il se mit à m'embrasser et ne prit pas un sou pour la course. Il est vrai que la note du restaurant me revenait à plus de deux roubles. Toutefois ses bonnes dispositions à mon égard restaient pour moi chose incompréhensible. Notre conversation fut des plus bizarres. Il me racontait sa lutte contre les éléments subversifs et moi je lui parlais de ma grand'mère qui habitait près du Monastère de Saint-Mitrophane à Voronège. Comme elle était pieuse ! Que d'icônes elle avait, et quelles icônes !...

Le même jour je pris le train de Crimée et arrivai sans encombre à Mélitopol. Je trouvai rapidement Nicolaenko, qui était devenu anarchiste, mais qui me promit cependant de me mettre en relation avec l'organisation social-démocrate. En attendant, il me donnait l'hospitalité.

### **Les menchéviks de Mélitopol**

Le lendemain de mon arrivée, Nicolaenko me mettait en relation avec le chef de l'organisation social-démocrate locale. Celle-ci appartenait à l'Union de Crimée et était complètement menchévik. Je demandai tout d'abord que l'on me procurât un passeport et je m'offris à faire un rapport sur la situation actuelle à une réunion du Parti. Il faut dire que, sauf à Sébastopol et à Simféropol, la surveillance policière à cette époque était relativement faible en Crimée. Il existait,



par exemple, à Méliopol une « Bourse » où les militants pouvaient se rencontrer chaque jour, organiser de petites réunions.

On refusa aussitôt et catégoriquement de me donner un passeport. En ce qui concerne mon rapport, on me communiqua que ma proposition serait discutée et que je recevrais bientôt une réponse. Elle fut des plus évasive. On me dit que le comité n'était pas opposé à ma conférence, mais qu'une réunion ne pouvait être organisée étant donné les poursuites policières. Je répondis que je pouvais attendre une quinzaine de jours et je demandai que l'on me confiât un travail pendant ce temps. Mais à cette proposition également il fut fait une réponse évasive, et même pire encore. Le représentant officiel du comité, sans même examiner la question, me dit que pour le moment aucun travail du Parti n'était à prévoir vu que la répression policière empêchait momentanément l'action de l'organisation. Je m'étonnai que l'on prît pour raison la répression policière et j'indiquai que le régime policier à Méliopol n'était nullement rigoureux.

Un grand procès des cheminots ayant participé à la grève de 1905 devait avoir lieu. J'insistai pour que l'organisation exploitât ce procès et qu'entre autres elle publiât des tracts. On me répondit qu'il était impossible d'en imprimer vu que la typographie avait été démontée et enfouie quelque part. Je proposai mes services pour la rétablir. On me répondit : « C'est impossible, notre activité future en serait gênée. » Ainsi, d'une part, on refusait de mener l'action à cause des poursuites policières et, de l'autre, quand des mesures concrètes étaient proposées, on les repoussait de crainte qu'elles ne renforçassent la répression policière contre le Parti. C'était une liquidation en règle de l'activité illégale du Parti, liquidation qui se poursuivait au nom de l'organisation illégale et soi-disant dans l'in-



térêt de son avenir. Je décidai d'agir d'une autre façon, par-dessus la tête des « chefs ».

J'appris de Nicolaenko que beaucoup de cheminots avaient quitté l'organisation social-démocrate, indignés, disaient-ils, de la pusillanimité et de l'opportunisme des chefs. Selon Nicolaenko, tous ces ouvriers penchaient vers l'anarchisme. Je décidai d'entrer en relations avec eux par l'intermédiaire de Nicolaenko, de me lier avec ceux qui étaient restés dans les rangs de l'organisation social-démocrate et de mener ainsi une action indépendante parmi les cheminots de l'endroit. Ainsi dit, ainsi fait. Je pus organiser une réunion de cheminots et une discussion sur l'anarchisme, qui dura plusieurs heures. Un ami de Nicolaenko, son maître spirituel, intellectuel décadent qui se cachait à Mélitopol soi-disant parce qu'il avait commis de nombreux actes de terrorisme et d'expropriation, vint à la réunion. Je pense qu'il ne faisait que se vanter de son illégalité, car nombreux étaient ceux qui le connaissaient à Mélitopol et, s'il avait été vraiment terroriste et expropriateur, il eût été depuis longtemps en prison. Cet « anarchiste » était bien faible au point de vue théorique et je n'eus pas grand'peine à démolir ses arguments. Les ouvriers me dirent alors : « Ce que tu as dit est exact, et nous sommes d'accord avec toi. Mais cela ne ressemble nullement à ce que nous ont dit dans notre organisation social-démocrate les « orateurs » en tournée. Ne faudrait-il pas organiser alors un nouveau parti social-démocrate révolutionnaire ? » Cette question venait naturellement très à propos pour moi, et je pouvais expliquer la différence entre bolchéviks et menchéviks. Il ne fallait nullement, disais-je, inventer une social-démocratie révolutionnaire, puisque le bolchévisme existait. Mon intervention fut suivie d'une discussion très intéressante sur la possibilité pour les bolchéviks de mener l'action dans la



même organisation que les menchéviks. La majorité de mes quelque dix auditeurs considérait qu'il ne pouvait rien y avoir de commun entre un révolutionnaire authentique et les menchéviks et que celui qui entrait en relations avec les menchéviks se faisait, volontairement ou non, leur suppôt et ne pouvait que mériter le mépris de tout prolétaire révolutionnaire conscient. Cela était très intéressant du point de vue de l'esprit qui naissait déjà dans les masses ouvrières. Je me rendis compte par la suite, surtout dans le bassin du Donetz, que la dislocation de l'organisation social-démocrate dans le sud de la Russie en 1908 avait pour cause première non pas la répression policière, mais l'abandon de l'organisation menchévik par les ouvriers révolutionnaires, résultat du sabotage direct et conscient de l'action illégale par les menchéviks, qui, à cette époque, avaient une influence prépondérante en Crimée et dans le bassin du Donetz (sauf à Lougansk).

Malheureusement je ne réussis pas non plus à développer le travail parmi les cheminots de Mélitopol. Les bonzes menchéviks eurent vent de notre réunion et je fus convoqué. On me questionna sur la réunion, sur les questions qui y avaient été traitées, on me demanda si des décisions avaient été prises, etc. Le motif officiel de ma convocation était la proposition de partir immédiatement pour Berdiansk afin d'y œuvrer à la reconstitution de l'organisation du Parti. Je reçus une adresse, mon billet de chemin de fer, dix roubles et mille vœux de succès. J'avais le soupçon que l'on voulait tout simplement se débarrasser de moi. Pour en être certain, je demandai si cette mission était motivée par une demande venant de Berdiansk ou bien si c'était le comité de Mélitopol qui pensait que je pourrais être utile à Berdiansk. On me déclara que ma mission était déterminée par une lettre d'un camarade sûr de Berdiansk et que c'était préci-



sément chez lui que je devais me rendre. Réflexion faite, je décidai d'accepter la proposition du comité de Méliopol. Il ne me restait que trois roubles que je gardais à tout hasard pour les circonstances graves. Je prenais mes repas avec un instituteur socialiste-révolutionnaire déporté à Méliopol et nous faisons des randonnées nocturnes dans les vergers et les potagers où nous prenions les restes de pastèques et de maïs. J'avais pu me procurer à cette date un passeport en blanc portant le cachet des autorités d'un canton de la province de Koursk. L'instituteur le remplit au nom de Alexis Ivanovitch Vinogradov et le signa pour le secrétaire, Nicolaenko signa pour le staroste (maire) du canton, et enfin je signai pour Vinogradov.

Vers la mi-septembre je partis pour Berdiansk. Auparavant je fus témoin, à Méliopol, d'un cas tragi-comique de la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière. A l'occasion du procès de la grève des cheminots de 1905, quelques ouvriers eurent l'idée de tuer le principal témoin de l'accusation, le sous-brigadier de gendarmerie de chemin de fer. Un groupe se procura un gros revolver Smith-Besson appartenant à la police et le sous-brigadier fut filé. Nicolaenko me tenait au courant de tous les préparatifs. Pour ma part, j'approuvais entièrement cette mesure. Un soir, tard dans la nuit, un gars du groupe arriva tout essoufflé dans le logement où j'habitais avec l'instituteur et Nicolaenko, et nous raconta que, dans un endroit désert, il avait attendu le sous-brigadier et l'avait tué d'un coup de feu tiré presque à bout portant dans la nuque. « Il est tombé sans un cri », conclut-il. Cependant le sous-brigadier « tué » vint tranquillement le lendemain à son poste. Nous prîmes alors notre terroriste par l'oreille. Notre gars était dans un état d'agitation extraordinaire. Il jurait qu'il avait tiré et que le gendarme était tombé comme une masse, sans un cri.



Quelqu'un proposa d'examiner le revolver. La balle y était restée coincée dans le canon. Le gendarme n'était tombé que de peur.

### Les menchéviks de Berdiansk

Je trouvai rapidement l'adresse indiquée. C'était celle d'un ajusteur déporté de Saratov. Il était menchévik. Il fut très étonné en apprenant le but de mon voyage s'emporta et jura vertement contre les membres du comité menchévik de Mélitopol. Il m'assura cependant qu'il était prêt à m'aider de son mieux. « D'autant plus, ajoutait-il, que ma femme est en ce moment sans travail et elle connaît les gens d'ici. »

La femme de ce camarade était également une déportée politique de Saratov. Elle était bolchévik et je pus facilement m'entendre avec elle. Elle m'apprit que l'organisation du Parti à Berdiansk s'était disloquée il y avait plusieurs mois. Quand je lui exposai mes plans pour la rétablir, elle me dit qu'elle connaissait à Berdiansk une vingtaine d'ouvriers qui, avant la dissolution de l'organisation, participaient activement au travail du Parti. Elle se souvint ensuite qu'il existait encore en ville un ancien chef de l'organisation social-démocrate locale, un étudiant, le fils unique d'une grosse commerçante de Berdiansk. Nous décidâmes d'agir sur deux fronts. Elle devait me mettre en relation avec les ouvriers et ce fils de marchand. Je n'avais aucune illusion sur ce dernier. J'étais persuadé que, revenu au bercail, il se préparait à prendre la succession de sa mère au magasin et était à cent lieues de penser à la social-démocratie. Mais j'espérais lui faire verser une certaine somme à la caisse du Parti. Il fallut quelques jours pour réunir les ouvriers. Je me mis au travail avec Tsila (c'était le nom de la femme de l'ajusteur). Nous rendions visite aux ouvriers



jouissant d'une certaine influence et discussions individuelles avec eux. Je fixai un rendez-vous au fils de la commerçante.

En attendant, on m'installa chez un cordonnier juif déporté. L'atelier servait en même temps de logis. Le travail terminé, nous mettions les volets et, après avoir mangé notre pain trempé du thé, nous nous couchions à même le plancher. La famille du cordonnier se composait de sa femme, d'un fils d'une vingtaine d'années, qui était chômeur, et d'une fillette de 11 à 12 ans. Expulsé de Marioupol pour sa participation au mouvement sioniste, ce cordonnier vivait misérablement. Pauvre « patron », qui souvent n'avait pas de quoi acheter ses fournitures. Son outillage était également des plus primitif. Je ne pouvais, naturellement, lui être d'aucun secours. Ma situation était assez critique. J'avais un passeport au nom de Vinogradov et je devais me faire passer pour juif, bien que ne connaissant pas un traître mot de cette langue. Le cordonnier parlait avec moi en russe. Quand venaient les clients et que j'étais seul dans l'échoppe, j'évitais la conversation ou, sous un prétexte quelconque, je sortais. Parfois je devais répondre à des questions qui m'étaient adressées en yddish. C'était vraiment le plus difficile. Ce qui me sauvait, c'est que les juifs de Berdiansk employaient beaucoup de mots russes et je pouvais deviner le sens. Naturellement je n'y réussissais pas toujours, et le cordonnier me racontait parfois que des clients lui avaient demandé si je n'étais pas un détraqué. Un des moments les plus difficiles chez ce cordonnier fut le jour où les chefs sionistes, composés de rabbins et de gros capitalistes, invitèrent les juifs à la synagogue, y compris la famille du cordonnier (c'était à l'occasion d'une grande fête juive). Il me fallait absolument y assister vu que, officiellement, j'étais un neveu sans travail du cordonnier. Je demandai con-



seil à mon « oncle ». J'appris qu'il n'était pas obligatoire de mettre les vêtements exigés, ni d'accomplir tous les gestes rituels. Toutefois, je suivis l'exemple de plusieurs jeunes gens qui étaient sûrement venus à la synagogue par discipline de famille comme moi et qui, après avoir échangé quelques coups d'œil conventionnels, s'empressèrent de sortir. C'est ce que je fis aussi.

Pendant mon séjour chez le cordonnier (une dizaine de jours), j'avais appris à dessiner des bottes. Il s'agissait de confectionner une enseigne primitive représentant une botte avec l'inscription : « Chaussures sur commande et réparations. » Avec de grandes difficultés j'arrivai à dessiner une botte qui, le patron le déclara nettement, « ressemblait à une botte ». J'appris en outre certaines opérations simples de cordonnerie : enfoncer des pointes en bois, réparer les talons, etc.

J'obtins enfin un rendez-vous avec mon fils de marchand. L'accueil fut très froid. Il refusa de m'aider à reconstituer l'organisation du Parti. Il s'empressa de donner une base « scientifique » et « marxiste » à son refus. Il prétendait que sa conduite ne traduisait nullement sa nature bourgeoise, mais uniquement « l'analyse marxiste » de la situation concrète, qui montrait que la Russie s'était engagée dans une période de développement organique bourgeois pacifique et que, dans ces conditions, la tâche fondamentale de la classe ouvrière ne pouvait consister à soutenir les utopies blanquistes sur la préparation illégale de l'insurrection armée pour le renversement du tsarisme. La tâche fondamentale de la classe ouvrière, d'après ce rejeton bourgeois, était de concourir au renforcement des libertés démocratiques conquises en 1905, tout en utilisant l'appui des constitutionnels-démocrates (parti de Milioukov). C'était vraiment un homme fini et je n'avais plus rien à lui dire. Je lui demandai cependant s'il pensait que la social-démocratie n'était pas à sa place



dans les conditions russes. Je reçus une réponse édifiante.

J'appris que le séjour de mon jeune homme dans les rangs de la social-démocratie l'avait convaincu que le Parti ouvrier social-démocrate présentait trop tôt ses revendications révolutionnaires extrémistes au lieu de s'attacher tout d'abord à faire l'éducation des masses ouvrières, que cette activité avait eu pour résultat de provoquer des « excès blanquistes » dans le genre des insurrections de décembre 1905 à Constantino-Gorlovka et à Moscou. Ce digne descendant de la mercante de Berdiansk considérait que le P.O.S.D.R. pouvait subsister, mais qu'il devait rejeter résolument tout blanquisme de son programme et de sa pratique et renoncer également aux méthodes illégales d'action. « A quoi aboutit notre illégalité ? me disait-il en essuyant son pince-nez. Deux mois de petites réunions accidentelles, une ou deux proclamations publiées au prix d'efforts inouïs et, ensuite, les arrestations inévitables, la longue détention, la déportation et les travaux forcés pour les militants les plus actifs du mouvement ouvrier. Je vous conseille sincèrement de renoncer à ces méthodes purement clandestines d'action du Parti. Elles ont vieilli et n'atteignent pas leur but. Si vous avez le désir de travailler pour le mouvement ouvrier, concentrez vos efforts sur l'utilisation maximum des possibilités légales, organisez l'opinion prolétarienne. » Ce ne sont pas là ses paroles textuelles, mais le sens y est. Je lui demandai entre autres ce qu'il entendait par opinion prolétarienne : un synonyme de l'organisation du Parti ou autre chose ? Il me répondit, se référant à son expérience du travail de direction dans l'organisation social-démocrate, qu'il était contre une organisation cristallisée du Parti. « L'essentiel, me disait-il, c'est l'organisation de l'opinion du prolétariat, au moyen d'un travail systématique d'éducation



dans son sein. » Malgré sa jeunesse, 25 ans environ c'était le type achevé du renégat et du traître.

Je lui déclarai que, malheureusement, je ne pouvais même pas le remercier de ses conseils, vu que je les considérais comme erronés et inacceptables, et je lui demandai s'il ne voulait pas apporter une aide directe à la réorganisation du Parti illégal, par exemple, sous forme d'un subside mensuel de 25 à 50 roubles. Nouveau refus catégorique, non pas, cette fois, sur le terrain des principes, mais sous prétexte que « maman donnait très peu d'argent de poche » et qu'elle ne consentirait pas à fournir de l'argent à une organisation révolutionnaire.

« Je peux toutefois vous donner quelque chose », s'empressa d'ajouter le « pauvre » étudiant, et il sortit de sa poche une pièce de 50 copecks. Le sang me monta à la tête, j'avais une envie folle de me jeter sur lui, de le battre, de le piétiner, mais je me contins. Il continuait à tendre sa pièce. « Vous vous moquez, lui dis-je, le Parti ne vous demande pas l'aumône. » Il rougit un peu et m'assura sur tous les tons qu'il voulait m'aider de tout cœur. Il me vint à l'esprit de donner une leçon à ce fils de bourgeois. Nous étions assis dans le square de la ville. Je me levai prêt à partir. Je pris la pièce et lui dis : « Bon, je vous crois. Puisque votre mère ne vous gâte pas, j'accepte ces cinquante copecks et je les transmettrai à la caisse de l'organisation. Nous vous enverrons un reçu et vos cinquante copecks figureront dans la liste des souscriptions. »

De rouge qu'il était, mon homme devint pâle et même presque vert d'épouvante : son nom de notable marchand allait figurer sur la liste des souscripteurs pour l'organisation social-démocrate illégale ! Cinquante copecks, ce n'était pas le Pérou évidemment, mais la police, éventuellement, s'intéresserait surtout aux noms des donateurs. Il se mit à m'exhorter à ne pas faire



« pareille imprudence ». Mais je feignis de ne pas comprendre son effroi et je continuai sur le même ton : « Soyez sûr que nos livres de comptes sont en règle et, sur ce, au revoir. Bien dommage que votre maman soit si avare et que vous n'ayez que cette pièce. Mais ce n'est rien; il n'y a pas, heureusement, que des mères bourgeoises et des fils respectueux, il y a aussi des prolétaires qui nous donneront leur obole pour avoir leur parti révolutionnaire. Au revoir. »

J'étouffais de rage contre ce sale potache qui prétendait au rôle de maître et de sauveur de la classe ouvrière. Chemin faisant, je donnai ses cinquante copecks à un gamin misérable, qui ouvrit une bouche large comme un four devant ma générosité. Tout en riant de sa mine stupéfaite je pressai le pas pour aller m'entendre avec Tsila en vue de l'organisation d'une réunion des adhérents ouvriers du Parti.

Avec elle je rendis visite à une vingtaine d'ouvriers. Les uns d'emblée, les autres après certaines hésitations, mais presque tous, si je me souviens bien, consentirent à venir à la réunion pour causer de la reconstitution de l'organisation du Parti. Je me réjouissais tellement des succès de ce travail préparatoire que je ne remarquais pas les inconvénients de ma vie privée. Le concierge exigeait ma déclaration de séjour à la police et cela m'inquiétait. Mon « oncle » lui répondit que je devais bientôt aller travailler et qu'alors j'irais habiter seul. Mais ce n'était pas un motif convaincant. Il me faudrait désormais changer assez souvent de domicile. J'étais là en camp volant et ma situation illégale fit bientôt sentir cruellement ses conséquences. Je décidai cependant de réunir coûte que coûte l'assemblée d'organisation projetée, de créer un centre dirigeant et de le faire fonctionner. Je verrais ensuite si mon départ était nécessaire, ou s'il y avait moyen de travailler dans de meilleures conditions. Il faut dire



qu'avec des relations dans les milieux ouvriers on pouvait très facilement, à l'époque, vivre plusieurs mois sans passeport à Berdiansk sans provoquer aucun soupçon. Les mœurs étaient si primitives alors à Berdiansk que l'on y envoyait, de même qu'à Méliopol, des social-démocrates et des s.-r. en déportation. Enfin j'espérais pouvoir rester quelque temps dans cette ville. Toutefois un événement imprévu en décida autrement.

Le jour tant attendu de la réunion arriva. Elle eut lieu dans un petit bois hors de la ville. Une douzaine de personnes y vinrent. C'étaient tous des ouvriers pères de famille. Je fis un bref exposé de la situation actuelle et des tâches politiques urgentes de la classe ouvrière russe et je proposai en conclusion plusieurs mesures concrètes de relèvement de l'organisation du Parti. Après mon speech d'une vingtaine de minutes, je proposai la parole à l'assistance. Tous gardèrent le silence pendant quelques minutes, puis un ouvrier de l'usine de mécanique, un nommé Piotr, prit la parole et répéta avec d'autres expressions le raisonnement opportuniste du fils à papa : « Ce que le camarade vient de nous raconter sur le régime tsariste et stolypinien est tout à fait exact et nous le savons très bien nous-mêmes. Naturellement, la classe ouvrière est contre le système de Stolypine et le tsarisme. Mais nous ne pouvons combattre à l'heure actuelle. Nous sommes réunis pour reformer notre organisation. Eh bien, supposons que nous la reconstituions. Et après ? Quoi que tu fasses ou que tu dises, on te fourre au bloc et pour acte contre la sécurité de l'Etat, on t'envoie aux travaux forcés ou à la déportation. Qui en profitera ? Ni toi, ni moi, et la famille qui reste à gémir et à végéter avec les petits enfants. Qui lui viendra en aide ? Camarades, nous devons plutôt prendre exemple sur nos chefs. Par exemple, le camarade (et il nomma le fils de ma commerçante), que fait-il à présent ? Il étudie à



l'université et pendant les vacances il aide sa mère. Je lui ai demandé l'autre jour : « Eh bien, camarade, que pensez-vous de la révolution ? » Il m'a expliqué que l'heure n'était pas venue pour la révolution, que c'était une utopie blanquiste et, par conséquent, une chose insensée. Voilà, camarades, à quoi il nous faut réfléchir. C'est un homme instruit. Ce n'est pas comme nous. Il vous explique ça du point de vue de l'analyse marxiste. Il vous dit pourquoi notre organisation du Parti ne peut pas exister. Je pense, camarades, que si l'analyse marxiste le prouve, notre devoir est d'attendre. »

Il parlait avec calme sur le ton d'un homme qui sait très bien ce qu'il dit. Son discours produisit une forte impression sur l'assistance.

Je pris la parole et je réfutai avec acharnement son point de vue. J'attaquai avec force ce rejeton bourgeois qui avait réussi à empoisonner l'esprit ouvrier. Je démontrai qu'il était retourné à sa classe et devenu tout simplement un contre-révolutionnaire. Je disais qu'il était honteux pour un prolétaire conscient de suivre de tels exemples et qu'il fallait mener la lutte contre le tsarisme malgré toutes les difficultés et en dépit des chefs qui trahissaient, etc. Mais toute mon éloquence ne servit à rien. L'opinion de ce rejeton, couverte d'une phraséologie pseudo-marxiste, s'avéra plus au goût des prolétaires de Berdiansk. Tout en restant fidèles au socialisme, ils décidèrent d'attendre et, pour se garantir contre mes instances, ils réunirent sur place cinq roubles et quelques copecks pour mon départ.

Ce furent les plus pénibles minutes de ma vie. Mais je décidai de sortir de ce marais bourgeois des petites villes de province du sud de la Russie et de me rendre dans un grand centre prolétarien, persuadé que, si les ouvriers des petites fabriques et des ateliers d'artisans de Berdiansk s'étaient détournés de la révolution, ceux



des centres industriels seraient certainement prêts à continuer la route coûte que coûte. Nous continuerons, me disais-je, la lutte sous la même devise : Coûte que coûte.

Je décidai de me rendre dans le bassin du Donetz et de m'introduire dans un fort noyau menchévik où je combattrais jusqu'au moment où je tomberais entre les pattes de la police. Je fis part de mes plans à Tsila, qui était à Berdiansk la seule à partager mon opinion. Mais elle n'avait pas de relations dans le bassin du Donetz. Je m'adressai alors au cordonnier sioniste, qui me proposa la combinaison suivante : il avait des parents à Marioupol et ceux-ci en avaient à Youzovka (aujourd'hui Stalino). Tous ses parents étaient des sionistes, mais ils pouvaient, selon lui, me mettre en relation avec des social-démocrates. Tout cela me paraissait louche, mais j'acceptai la proposition et, quelques heures après, je débarquai à Marioupol.

### De Marioupol à Youzovka

A Marioupol, je trouvai rapidement la personne que m'avait indiquée le cordonnier. C'était aussi un cordonnier travaillant en atelier. Après avoir appris ce que je voulais de lui, il me répondit qu'il pouvait tout arranger, mais que le lendemain était le jour du Grand pardon et qu'il ne pouvait faire ce voyage. Je le pressai de me faire partir immédiatement, expliquant que je n'avais pas d'argent pour rester plus longtemps à Marioupol, que je ne croyais pas en Dieu, mais rien n'y fit. « Je ne suis pas de ces juifs qui peuvent faire une chose pareille un sabbat », me dit-il. Je dus me résigner. J'allai passer la nuit dans la famille d'un petit commerçant dont la femme était juive et qui lui-même, Russe converti, étant devenu plus juif que les juifs. Il se faisait tard. Je mangeai un pâté de hareng et



m'endormai d'un profond sommeil. Je ne sais quelle heure il était, mais il faisait déjà clair quand je me réveillais. On m'invita à aller à la synagogue. Je refusai, prétextant un malaise. Toute la famille s'en alla, en fermant la porte au verrou. C'était très raisonnable de leur part, mais je restai toute la journée sans nourriture vu qu'ils revinrent tard dans la soirée, vers neuf heures. Pendant leur absence, j'inspectai tous les bahuts et buffets, mais sans y trouver rien à manger, et je restai toute la journée à maudire de tout mon estomac vide le Grand pardon, le sionisme et Jéhovah. Le soir, la famille revint avec le cordonnier chez lequel j'avais été envoyé et il me donna une adresse à Youzovka. Il me restait exactement quatre-vingt-quinze copecks, et, par un heureux hasard, le billet jusqu'à Youzovka coûtait exactement cette somme. A midi j'étais arrivé à destination et, une heure après, j'étais déjà en plein centre de l'industrie houillère.

### **L'accueil des ouvriers de Youzovka**

J'avais l'adresse d'un cordonnier. C'était un cordonnier sioniste. Il m'envoya chez un tailleur menchévik, du nom de Lazare Althausen. Ce dernier me dit qu'il n'y avait rien à faire pour moi en ville : « Personne chez nous ne voudra travailler au Parti. » « Chez nous » voulait dire parmi les cordonniers, les typos, etc. Je répondis à Althausen que cela ne m'inquiétait guère et que je voulais entrer en relations avec les ouvriers de l'usine de Youzovka. Il promit de me conduire chez le camarade Pétoukhov, électeur ouvrier à la troisième Douma d'Empire.

Deux jours après on me fit dire que je pouvais venir chez Pétoukhov. Il demeurait dans un faubourg de Youzovka. J'arrivai tard dans la soirée. Pétoukhov était un homme encore jeune, 35 ans au plus. A première



vue, il me fit l'excellente impression d'un prolétaire intelligent et ferme, d'un de ceux qui font et animent la révolution, modestes mais allant toujours de l'avant. Ma conversation avec Pétoukhov fut brève. « Vous voulez travailler chez nous ? » me demanda-t-il. Je répondis affirmativement. « Savez-vous écrire des tracts ? » Je fis la même réponse affirmative. Pour terminer l'examen, Pétoukhov me demanda si je pouvais faire des rapports et diriger des cercles. Après ma réponse affirmative à cette question, il se leva, satisfait, fit deux ou trois tours dans sa chambrette et, s'arrêtant devant moi, me dit : « Vous avez bien fait de venir. Vous êtes l'homme qu'il nous faut en ce moment. Nous sommes en train de nous creuser la tête pour rédiger une proclamation. Nous pouvons installer une imprimerie, mais pour ce qui est d'écrire, « les savants sont rares ». L'un de nous a confectionné une proclamation, mais elle ne vaut pas grand'chose. C'est vraiment très bien, épatant même, que vous soyez venu. »

Mon cœur battait d'une joie désordonnée, à tel point que ma main devait en comprimer les palpitations. Mon rêve se réalisait enfin.

On sait que Youzovka était un des principaux centres du menchévisme. Jusqu'en 1908 il n'y avait pas eu de cellule bolchévik. Le camarade Pétoukhov, un des prolétaires social-démocrates de Youzovka les plus forts en politique, ne me demanda même pas si j'étais menchévik ou bolchévik.

M'étant entendu avec lui sur les points essentiels, il me fut facile d'arranger les détails. Il me raconta qu'à Youzovka l'organisation du Parti ne fonctionnait plus depuis un an, qu'il y avait à l'usine une vingtaine de membres fidèles qui le harcelaient de questions sur sa reconstitution. Outre cette vingtaine de camarades sûrs, Pétoukhov comptait une centaine de sympathisants, qui s'étaient momentanément « terrés » à l'usine,



mais qu'il serait facile d'amener rapidement à travailler pour le Parti. Pétoukhov me proposa le programme suivant :

Il se chargeait de l'organisation et de la technique de la reconstitution. Dans les jours qui allaient suivre, il s'efforcera de mettre sur pied un comité provisoire du Parti. Mon devoir serait d'assister à toutes les séances de ce comité, de l'aider à organiser l'action à Youzovka, à renforcer et à étendre les liens entre l'organisation de Youzovka et les autres organisations, notamment à rétablir les relations interrompues avec le Comité central. Je devrais également écrire des proclamations et répondre de tout le travail idéologique de l'organisation.

« Je m'occuperai du logis et du reste », ajoute Pétoukhov.

Pour ne pas traîner les choses en longueur, il convoqua pour le lendemain même une réunion de quelques camarades sûrs afin de discuter du plan de travail et me proposa d'y présenter un projet de tract annonçant au prolétariat de Youzovka la reconstitution de l'organisation du Parti, les motifs de cette reconstitution et les tâches urgentes des ouvriers dans la lutte pour leurs intérêts. Il me fit part du projet de proclamation écrit par un des ouvriers de l'usine. Ce projet était d'un style indigeste, mais posait en somme très justement le problème fondamental de la réorganisation et appelait les ouvriers à soutenir cette initiative.

J'acceptai les propositions de Pétoukhov et je partis ivre de joie. Je ne pus dormir cette nuit-là, songeant au contenu de la proclamation, au plan de travail de l'organisation de Youzovka, et aussi à ma compagne bien-aimée. En un mot, nombreuses étaient les raisons pour lesquelles je ne dormis pas, mais le matin me trouva plus allègre et plus énergique que jamais.



Je dus par la suite expliquer aux camarades qu'ils ne m'avaient pas reçu avec assez de prudence et de vigilance. En effet, j'étais venu sans mot de passe du Parti et, surtout, par l'intermédiaire des sionistes, qui à cette époque étaient déjà les ennemis jurés des méthodes révolutionnaires de lutte contre l'autocratie. Les camarades se justifièrent en alléguant qu'ils connaissaient bien les personnes par lesquelles j'étais entré en relation avec l'organisation, qu'ils les connaissaient comme des ouvriers honnêtes, et qu'en outre mon aspect, ma voix, ma conduite leur avaient montré que j'étais un des leurs et qu'ils pouvaient avoir confiance en moi. Inutile de dire qu'un tel mode de contrôle ne saurait être recommandé, surtout à l'heure actuelle dans les pays capitalistes où la police se renseigne sur la situation intérieure des partis communistes au moyen d'un réseau de provocateurs.

Un des plus grands soucis de l'organisation de Youzovka fut au début le renforcement de la clandestinité pour le travail quotidien et surtout pour ce qui concernait la liaison avec les autres organisations.

### **Les premiers pas de l'organisation de Youzovka**

Le lendemain de mon entrevue avec Pétoukhov, eut lieu une petite réunion des membres sûrs du Parti travaillant à l'usine de Youzovka. Il en vint six ou sept. C'étaient là des gens qui faisaient bonne impression : tous des prolétaires typiques, hardis, aux visages mâles et expressifs. Pétoukhov exposa le motif de la réunion, me présenta, déclara qu'il ne me connaissait pas, mais que l'on pouvait voir que j'étais un des leurs, un camarade actif et que l'on pouvait essayer. Je leur parlai en ces termes : « Je n'ai rien à ajouter à ce qu'a dit le camarade Pétoukhov. Vous comprenez que je ne puis vous raconter ma biographie. Je suis depuis



quatre années au Parti, et pendant trois ans environ j'ai travaillé comme organisateur. Je suis arrivé ici par hasard. Si je puis vous être utile dans l'œuvre de reconstruction et de renforcement du Parti, je resterai avec plaisir. Je suis prêt à rester entièrement à la disposition de votre organisation. Je ne dispose d'aucune ressource pour mon existence, mais je ne serai pas une charge pour vous car je ne suis pas exigeant. Je ne bois ni ne fume, je m'habille pauvrement et je suis fort comme un taureau. Je puis vivre de pain et d'eau. Si vous acceptez la proposition du camarade Pétoukhov à mon sujet, abordons tout de suite la discussion des questions pratiques. On m'a proposé hier d'écrire un projet de tract sur la reconstitution de l'organisation du Parti. J'ai apporté ce projet avec moi. »

Pétoukhov déclara que je devais naturellement rester à Youzovka, que des gens comme moi étaient nécessaires et que je n'avais pas à me soucier du logis et de la nourriture.

A cette réunion d'organisation on débattit les questions suivantes :

1. Le comité provisoire et mon activité;
2. Le tract;
3. La typographie;
4. Les finances de l'organisation;
5. La reconstitution de l'organisation du rayon de Youzovka-Pétrovsk.

Quant au comité provisoire, il fut décidé de le former du nombre des présents. Je demandai que l'on m'y donnât seulement voix consultative, ajoutant que je me tiendrais à la disposition permanente du comité pour le travail quotidien. Après de courts débats la réunion accepta ma proposition. Mon projet de tract fut adopté, et il fut décidé de l'imprimer immédiate-



ment : deux camarades en furent chargés et reçurent un délai de dix jours. L'un d'eux devait organiser la fabrication à l'usine de toute sorte d'outils nécessaires à la typographie; l'autre, trouver des caractères et le local. Un ajusteur en chômage, tout récemment relâché de prison et qui avait dû déjà travailler auparavant dans une imprimerie clandestine, en connaissait le fonctionnement. Deux personnes seulement devaient connaître le siège de l'imprimerie : le technicien et le camarade chargé de trouver le local. Ce dernier devait fournir à la typographie tout le nécessaire et transporter les imprimés. Il fut décidé que l'organisation de la diffusion des tracts serait confiée à un camarade qui ne ferait pas partie du comité provisoire et qui recevrait les imprimés non pas chez le camarade chargé d'aller les chercher à la typographie, mais dans un logement non surveillé par la police. Je dois dire que tout ce plan, assez compliqué, fut élaboré par les membres du comité provisoire. Ma participation se borna à quelques remarques générales sur des questions secondaires.

On passa ensuite au dernier point de l'ordre du jour : la reconstitution de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk. Il faut dire que le groupe de Youzovka faisait partie de l'organisation de ce rayon. L'organisation de Youzovka-Pétrovsk comprenait les groupes des mines et des usines de Youzovka-Makéïévka et Pétrovsk (aujourd'hui Rykov), des usines et mines de Pastoukhov, Karpov, Vérov. A mon arrivée à Youzovka, les camarades n'avaient de renseignements que sur l'usine de Pétrovsk. Ils y connaissaient quelques ouvriers sûrs du Parti. Des autres mines et usines du rayon, on ne savait à peu près rien. Il fut décidé que ma tâche serait de me rendre dans toutes les entreprises faisant partie du rayon de Youzovka-Pétrovsk afin d'établir la liaison, de reconstituer l'organisation du parti et de pré-



parer la conférence du rayon. Il fut en outre décidé que la proclamation serait signée par le comité de Youzovka-Pétrovsk et diffusée dans le rayon tout entier.

### **Le leader menchévik, fils à papa**

Je m'apprêtais à partir immédiatement accomplir ma tâche à l'usine de Pétrovsk, après avoir toutefois réglé certaines « affaires personnelles ». Un forgeron de l'usine de Youzovka, du nom de Korma, gars bien découplé de 25 à 28 ans, prolétaire dévoué à la révolution et camarade hors ligne fut désigné par le comité pour rester en relations avec moi. Nous fûmes bientôt de grands amis. Je passai une nuit dans sa chambre, où nous couchâmes dans le même lit. Le lendemain, il trouvait pour moi un logement très commode à l'extrémité de la ville dans une famille ouvrière polonaise qui avait trois pensionnaires ouvriers de l'usine de Youzovka. Il fut convenu que je passerais la nuit et me restaurerais dans ce logis, à chaque passage à Youzovka. A vrai dire, le coucher était plutôt inconfortable : trois chaises rangées le long d'un petit divan étroit où couchait déjà un pensionnaire. Une toile d'emballage en guise de matelas et une couverture constituaient toute la literie. Malgré cette incommodité extrême, je dormais profondément, vu que pendant la journée j'avais fait de longues courses et que souvent j'avais veillé une partie de la nuit. En revanche je me sentais chez moi dans ce logis ouvrier. L'accueil était extrêmement affable. Nous restions souvent tard dans la nuit à discuter sur les sujets les plus divers et, naturellement, je ne perdais pas une occasion d'y faire entrer la politique. La maîtresse de la maison me soignait tout particulièrement, surtout depuis qu'elle avait appris que je venais de sortir de prison et que j'allais



certainement y retourner. Elle me gardait les meilleurs morceaux du dîner et veillait à ce que je mange « sans façons », comme elle aimait à dire. Cela était très important pour moi, car je ne mangeais pas chaque jour et les repas que je faisais étaient souvent loin de satisfaire mon jeune et robuste appétit.

En même temps je m'occupais d'autres choses. J'appris qu'à Youzovka (comme à Berdiansk) il se trouvait un ancien « chef » du Parti ayant fait ses études supérieures à l'étranger et aujourd'hui héritier du plus grand magasin de nouveautés de la ville. Il se nommait Rosenzweig, si je me souviens bien. Sa maison se dressait à l'angle du square situé au centre de Youzovka. Le magasin en occupait tout le bas et les propriétaires en habitaient le haut (une partie en était certainement sous-louée, la maison étant grande). C'était un des meilleurs et des plus grands immeubles de Youzovka à cette époque. Kozma me poussait à aller soutirer à ce bourgeois quelque argent pour l'organisation. « J'irais bien le voir, me disait-il, mais je ne pourrais certainement pas me retenir de lui cracher à la figure, car il a vraiment une gueule répugnante. » Ce n'était pas bien prudent, mais nous y allâmes, deux ou trois jours après notre réunion d'organisation.

Nous étions montés, naturellement, par l'escalier de service, car le concierge ne nous aurait pas laissés entrer avec nos costumes de prolétaires. Moi surtout, je n'étais nullement présentable dans ma vieille jaquette doublée de coton que j'avais achetée pour cinq roubles au marché. La soubrette qui vint nous ouvrir était quelque peu estomaquée. « Dites à monsieur, lui dit Kozma, que des ouvriers sont venus lui parler au sujet de la tombe de leur père. » Un minute après, un homme d'une trentaine d'années, mais déjà chauve et extrêmement gros, dans les cent cinquante kilos, vint à nous avec une « gueule à gifles », comme disent les ouvriers. Fi-



gurez-vous une face ronde comme la lune, de petits yeux noyés dans la graisse, de grandes oreilles charnues, un petit nez tordu entre deux joues grasses et glabres, de grosses lèvres écarlate et un énorme triple menton retombant sur la poitrine. Une physionomie de caricature rappelant la silhouette symbolique du capitaliste. Pour vous donner une idée de l'obésité de cet ancien leader menchévik, il suffira de dire que quand, quatre mois après, je voulus, dans la prison de Lougansk, mettre un de ses pantalons, que les camarades m'avaient envoyé, je constatai qu'il faisait deux fois le tour de ma ceinture, et je pus facilement le boutonner par derrière. Or, j'étais un homme de corpulence moyenne.

Il montra un grand étonnement à notre vue. Nous le saluâmes d'un hochement de tête et Kozma lui déclara carrément que nous étions venus au nom de l'organisation pour parler de certaines affaires. Le bourgeois nous invita d'un signe à le suivre et s'enfonça dans l'enfilade des chambres. Il s'arrêta dans l'une d'elles et nous fit signe de nous asseoir, puis portant la main à sa poche, il nous demanda sur un ton las et ennuyé : « Alors, ce sera combien cette fois-ci ? » Nous partîmes de rire en lui disant que nous n'avions aucune intention d'exiger quoi que ce fût de lui et que nous étions venus le trouver comme ancien militant de l'organisation du Parti à Youzovka pour l'informer que celle-ci reprenait son activité et que nous serions très heureux s'il se souvenait du passé.

C'était Kozma qui parlait. Je me taisais, examinant attentivement ce bourgeois. Il se mit à rire et demanda sur un ton dégagé si nous voulions qu'il passât dans l'illégalité. « Mais où voulez-vous que je me glisse là comme je suis ? » ajouta-t-il en regardant dans la glace. Nous ne pûmes nous retenir de rire. « Non, dit-il, je peux donner un peu d'argent, mais pour le reste je ne



suis plus bon. J'ai été à l'étranger, j'ai vu Plékhanov, Lénine et autres grands chefs, j'ai entendu leurs discours, j'ai lu quelques ouvrages, j'ai quelque peu appris, beaucoup réfléchi et je suis convaincu que nous ne sommes pas encore suffisamment développés pour la social-démocratie et que nous devons encore passer par une bonne école préparatoire bourgeoise. » Que pouvait dire encore ce gros propriétaire de Youzovka ? Sur son invitation, nous abordâmes immédiatement la question finances, laquelle était déjà certainement décidée chez lui. Il nous déclara qu'il était prêt à verser régulièrement une mensualité de quinze roubles à condition cependant que personne ne le sût. Nous marchandâmes quelque peu en lui disant qu'un homme aussi riche pouvait donner beaucoup plus. Il nous répondit catégoriquement : « Non, je ne peux pas, inutile d'insister », et il se leva pour couper court à la conversation. Une minute après il nous donnait quinze roubles, son premier versement, et il fut décidé qu'à cette même date Kozma viendrait chaque mois recevoir les roubles. Une fois dans la rue, Kozma respira à pleins poumons en ne lançant qu'un « oui » prolongé. Je lui mis la main sur l'épaule en lui disant : « Ne t'en fais pas, la moindre ficelle peut servir à notre affaire. »

Certains communistes européens peuvent se poser des questions sur ces anciens chefs de familles de négociants. Il faut rappeler à ces camarades que les intellectuels avaient participé très activement au mouvement révolutionnaire de 1905. Il y avait beaucoup d'étudiants dans les partis révolutionnaires de ce temps. La classe ouvrière russe, qui avait très peu d'éléments d'avant-garde assez forts au point de vue politique, laissait par conséquent ces années le champ libre aux intellectuels bourgeois, surtout aux étudiants, qui jouaient un rôle considérable dans la vie des organi-



sations révolutionnaires provinciales à cette époque, où le niveau politique du prolétariat était plus bas encore. Ils jouaient souvent le rôle de dirigeants de l'organisation du Parti. Une telle situation était coutumière chez les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires. Les bolchéviks menaient une lutte acharnée pour la prolétarianisation des comités du Parti et se heurtaient sur ce terrain à une résistance acharnée des menchéviks.

Après la défaite de la révolution de 1905, les intellectuels bourgeois s'éloignèrent du mouvement révolutionnaire, les « chefs » et les tribuns intellectuels de la veille se mirent à critiquer avec acharnement les idées révolutionnaires. Certains passèrent ouvertement dans le camp de la réaction, la majorité se transforma en petits bourgeois poltrons entonnant en chœur : « Ce n'est pas mon affaire, je ne sais rien et tout ce qui se passe hors de mon foyer ne me regarde pas. »

### **Voyage à l'usine de Pétrovsk**

Après avoir réglé mes « affaires personnelles », qui me prirent cinq jours, je partis immédiatement en tournée dans le rayon. Mon plan était que la proclamation dont on préparait la publication fût diffusée simultanément en plusieurs points. Cela ferait en premier lieu une grosse impression politique sur les ouvriers et la police et, deuxièmement, gênerait les recherches de la police. J'étais muni d'adresses pour l'usine de Pétrovsk et pour les mines de Rykov et de Pastoukhov.

Je me dirigeai tout d'abord vers l'usine de Pétrovsk. La ligne menant à Enakiévo (Rykov) était plus loin que la gare de Yassinovataïa, où il fallait prendre la correspondance vers trois heures du matin. J'arrivai à Yassinovataïa vers neuf heures du soir. La gare, petite mais assez importante par suite du croisement de deux



lignes, était bondée de gens partant de tous côtés à la recherche du travail. Dans le local exigü dénommé salle d'attente il y avait une telle foule qu'on pouvait à peine s'y mouvoir. Il tombait une pluie froide d'automne. Tous les voyageurs et les passants surpris par le mauvais temps couraient s'abriter à la gare, l'unique refuge.

J'avais sommeil, ayant passé presque toute la nuit précédente à causer sur les tâches du Parti avec un camarade du comité de Youzovka. Je sentais que mes yeux se fermaient et que mes pieds vacillaient. Où me coucher ? Les rares bancs étaient occupés depuis longtemps. Quelques personnes étaient étendues sur la table, l'une sur l'autre. Un peu partout, sous les fenêtres, près des portes on voyait des gens couchés sur le sol. Il y avait une petite place libre près d'une porte, mais celle-ci s'ouvrait sans cesse à l'intérieur. Comme il m'était impossible de m'empêcher de dormir, il ne me restait qu'à me coucher à mon tour sur un dormeur. Je choisis ma place de façon à voir l'horloge de la gare et, comme le parquet était très humide, je m'étendis sur un pan de vareuse, non sans déplacer quelques dormeurs. Je pris mon voisin pour oreiller et m'endormis aussitôt. Je ne sais pourquoi cet épisode de mon premier voyage à l'usine de Pétrovsk m'est resté si net à l'esprit. J'ai dû dormir par la suite des dizaines de fois dans des conditions semblables, mais il ne m'en est resté aucune trace dans la mémoire. Je me souviens comment l'homme sur lequel je m'appuyais se retourna dans son sommeil et me fit tomber. Je m'apprêtais à changer de dormeur. « On aura plus chaud comme ça », me dit celui qui venait de s'éveiller, et il m'offrit un peu de sa peau de bique. Heureusement, car je grelottais dans ma mauvaise vareuse. Il faisait chaud sous la peau de bique, mais je craignais de rater le train. Et pourtant j'avais encore envie de dormir.



Le sommeil m'envahissait je croyais m'envoler, enivré par les senteurs printanières, et tout à coup... je rouvrais les yeux pour voir l'heure qu'il était. Cinq minutes seulement de passées, alors que l'on croyait avoir dormi plusieurs heures. Et de nouveau le sommeil qui s'empare de vous et vous conduit dans un royaume magique, bien loin de la puante et froide gare de Yassinovataïa.

Je ne manquai pas le train et j'arrivai le matin de bonne heure à la gare d'Enakiévo. Je devais me présenter dans un magasin chez un ouvrier d'une coopérative. Ce magasin ne s'ouvrait qu'à neuf heures, j'avais une heure et demie à attendre. Je voulus en profiter pour visiter le bourg. Mais les rues étaient impraticables. Elles étaient couvertes d'une couche épaisse d'une boue particulière, que j'avais déjà observée dans les environs de Youzovka, boue qui s'attachait à la botte et restait collée, montant rapidement vers le genou. A chaque instant il fallait s'arrêter et nettoyer sa chaussure; autrement, impossible de continuer à avancer. Je me souviens qu'une fois, quelques semaines après mon arrivée, je devais me rendre à la mine de Pastoukhov, qui se trouvait à sept kilomètres de Youzovka. Je décidai de marcher sans enlever la boue. Un quart d'heure après je devais m'arrêter exténué. J'avais bien dix kilos de boue à chaque botte. Et pourtant je devais me presser pour arriver à l'heure à la réunion du Parti.

J'allai prendre quelques verres de thé avec du pain bis pour avoir la force de traverser la place du marché.

Au magasin, je trouvai aussitôt l'homme qu'il me fallait. Je lui donnai le mot de passe, que j'ai oublié aujourd'hui mais qui consistait à peu près en ceci : je devais demander quelqu'un au magasin et, une fois en présence du quidam, commander une paire de bottes



pour Féodor Timoféïévitch. L'homme devait accepter la commande, mais exiger les mesures. Je devais répondre à mon tour que Féodor Timoféïévitch avait laissé ses mesures la fois précédente. Nous fîmes toute cette procédure nécessaire au travail illégal; ensuite l'ouvrier me prit à part et me dit à l'oreille, de l'attendre à la sortie du magasin.

Comme l'a prouvé toute l'expérience antérieure et postérieure de l'action illégale, ce système de liaison par intermédiaire dans un grand magasin, dans de grands bureaux, dans le cabinet d'un médecin ou d'un avocat connu, était celui qui convenait le mieux étant donné la sévérité du régime policier. Le plus important et le plus difficile dans l'établissement de la liaison, surtout pour les relations internationales, est l'adresse, une adresse facilement trouvable. Il faut indiquer non seulement la rue, mais aussi le numéro de la maison, préciser l'appartement. La nécessité de s'adresser à des particuliers facilite les poursuites de la police, lui permet de découvrir le logement et d'organiser une souricière. Il en est tout autrement si l'on choisit un grand magasin situé au centre de la ville. On peut alors s'adresser sans crainte au premier venu.

Celui auquel je m'étais adressé à Pétrovsk n'était même pas membre du Parti. Il n'était qu'un intermédiaire et il indiquait un autre local clandestin de l'organisation du Parti. C'est aussi très important. L'adresse où l'on peut toucher le représentant du comité du Parti doit changer souvent mais si elle change souvent, comment en informer les organisations éloignées? Si l'entrevue est organisée comme à l'usine de Pétrovsk, il ne faut rien leur communiquer. Le rayon connaît une adresse intermédiaire dans un grand magasin, et seul celui qui entretient la liaison dans ce magasin est au courant des modifications.

Ce camarade risque aussi d'être arrêté. Il est, par



conséquent, très souhaitable d'avoir deux adresses afin de pouvoir utiliser la seconde le cas échéant.

A midi, pendant le déjeuner, je fus conduit chez un camarade, un ouvrier lamineur dont malheureusement je ne me rappelle plus le nom et qui joua par la suite un très grand rôle dans la reconstitution de l'organisation du Parti à l'usine de Pétrovsk. Il en fut l'organisateur et, disons-le, un organisateur d'une grande volonté et de capacités remarquables. Ce camarade n'était pas chez lui. Il ne devait venir qu'à six heures. Sa femme, ayant appris de mon compagnon que j'étais venu pour des affaires du Parti, m'invita aussitôt à déjeuner en me priant d'attendre son mari : « Où iriez-vous par un tel temps ? » Je devais certainement avoir sommeil, n'ayant pas dormi de la nuit. Cet accueil cordial de la part de cette simple femme était très différent de ce que j'avais l'habitude de rencontrer au cours de mes dernières aventures. Je restai naturellement.

Le mari vint le soir. Blond, de haute taille, trente-cinq ans environ, il avait le visage russe typique : gros nez et yeux gris clair. Il fut très heureux d'apprendre que je venais de Youzovka dans le dessein de reconstituer l'organisation du Parti et il me harcela de questions oubliant même d'aller se laver après le travail. Mais la femme le rappela à l'ordre en le poussant vers le lavabo et aussitôt après nous donna à dîner. Ce camarade vivait dans de bonnes conditions matérielles. Il gagnait quatre roubles par jour, ce qui à cette époque était un très bon salaire. Après le dîner nous nous entendîmes sur le programme d'action.

A l'usine de Pétrovsk de même qu'à celle de Youzovka, l'organisation du Parti s'était disloquée depuis longtemps. Mais, comme on me l'avait dit à Youzovka, il y avait à l'usine quelques dizaines de braves ouvriers sur lesquels on pouvait compter. Mon hôte m'affirma qu'avec quelques difficultés on pouvait les réunir. Si



l'on distribuait des tracts, l'organisation, à son avis, se ranimerait. Je lui déclarai que, devant visiter tous les centres du rayon de Youzovka-Pétrovsk, établir la liaison et préparer la diffusion de la proclamation, je ne pouvais m'arrêter pour l'instant à l'usine. Je revien-  
drais à Pétrovsk après avoir fait ma tournée dans le rayon. Il devait pendant ce temps créer un centre provisoire de trois à cinq membres sûrs. Ce comité provisoire devait en premier lieu établir la liaison dans les ateliers et désigner des organisateurs d'ateliers choisis parmi les camarades les plus fermes. Leur tâche principale était de préparer la diffusion des tracts. Pour l'envoi des tracts de Youzovka, je demandai deux adresses sûres qui ne fussent pas celles de membres du comité provisoire. Un des membres du comité devait organiser la diffusion, dont la méthode fut fixée d'avance. Les proclamations parviendraient de Youzovka aux deux adresses pour être distribuées à une date déterminée. Sur l'ordre d'un des membres du comité, les organisateurs d'ateliers devaient recevoir leur part de proclamations la veille de la diffusion et les répartir entre leurs auxiliaires.

Notre conversation prit fin vers minuit. La maîtresse de maison était certainement mécontente d'un entretien si tardif, mais ne disait rien. Elle ne dormait pas et s'occupait du ménage. Au moment où nous terminions notre conversation, elle était occupée à blanchir le fourneau. « Enfin, dit-elle, il est grand temps. Les coqs vont bientôt chanter. Allez vous coucher. » Elle voulait me donner le lit conjugal et s'installer avec son mari par terre. Je protestai énergiquement. Elle céda enfin, mais ce fut pour envoyer son mari avec moi et elle resta sur le plancher.

Les songes ne me visitèrent pas cette nuit comme à Yassinovataïa. Je ne sortis de mon profond sommeil que vers huit heures du matin.



J'avais la conviction que l'organisation de Pétrovsk fonctionnerait bien vite et les événements ultérieurs le confirmèrent. Je devais me rendre d'urgence dans la périphérie. Je décidai de revenir à Youzovka pour dire ce que j'avais fait à l'usine de Pétrovsk.

Il me fallait faire vingt kilomètres à pied. A trois heures j'étais à Youzovka et à sept heures dans les mines de Rykov. Les affaires marchaient.

### La première proclamation

En l'espace d'une semaine j'établis la liaison avec les mines de Rykov, de Makéievka, de Pastoukhov et de Karpov. De même qu'à l'usine de Pétrovsk, j'avais partout des entrevues avec un ou deux camarades à qui je proposais à peu près le même plan et promettais de revenir après la diffusion de la proclamation afin de nous entendre sur les tâches urgentes de l'action du Parti. Contrairement à la situation qui régnait à Méli-topol et à Berdiansk, je rencontrai partout la joie chez mes interlocuteurs. Ils étaient heureux de voir que quelqu'un venait les aider à reconstituer l'organisation et ils étaient prêts à accomplir n'importe quel travail illégal.

Il faut dire que seules les organisations de Youzovka et de Pétrovsk menèrent leur travail à bien. Dans le délai convenu, l'imprimerie fournit des dizaines de milliers de tracts, dont on prépara la diffusion à Youzovka. Une semaine après mon passage à Pétrovsk, l'organisation locale possédait déjà un comité provisoire de trois membres et plus d'une dizaine de responsables par atelier. En outre, elle était entrée en relations avec la mine voisine de Vérov et y répandait des tracts. Ailleurs, il n'y avait pas encore d'organisation cristallisée au moment où il fallut diffuser la proclamation. Toutefois, les camarades avec lesquels je



m'étais mis en rapport recrutèrent une dizaine de sympathisants qui contribuèrent avec ardeur à la diffusion du tract. Peu sûr de la diffusion des tracts dans ces localités, je me chargeai, en dépit des règles de la clandestinité, de distribuer les tracts dans les mines de Rikov, Pastoukhov et Karpov. J'allais me rendre également à Makéievka, mais les camarades des puits de Pastoukhov se chargèrent de ce travail. Après avoir vérifié leurs préparatifs de diffusion, je leur confiai, rassuré, le service de Makéievka.

A la mine de Rykov, la diffusion était préparée de main de maître et je n'eus qu'à approuver les mesures envisagées et à demander une organisation plus rapide de l'action du Parti (création de comités, etc.). Les affaires n'allèrent pas si bien aux mines de Karpov. Le camarade avec lequel j'étais entré en relations, l'ajusteur Terzenstein, vieux membre du Parti, devenu par la suite un très bon militant et un organisateur actif, ne sut pas préparer l'appareil de diffusion. Je dus donc rester deux jours aux mines de Karpov. Je ne regrettai pas cet arrêt, car j'eus la possibilité de connaître d'excellents prolétaires révolutionnaires et de faire avancer la formation de l'organisation locale du Parti. Herzenstein me mit en rapport avec un ajusteur expulsé de Kars pour son activité social-démocrate en 1905. C'était un type original d'ouvrier autodidacte et je trouvais chez lui une véritable bibliothèque de philosophie, de sciences naturelles, d'économie politique, etc. Il avait, par exemple, plusieurs ouvrages philosophiques de Bogdanov, parmi lesquels le *Développement de la conception historique de la nature* et les trois parties de l'*Empiriomonisme*, un *Aperçu de la conception réaliste du monde*, l'ouvrage de Lénine *Matérialisme et empiriocriticisme* tout nouvellement paru, la *Critique de l'économie politique*, le *Capital*, tome I<sup>er</sup>, de Karl Marx, et plusieurs autres ouvrages scientifiques exi-



geant une préparation solide pour être compris. Je voulus savoir s'il avait lu tous ces livres. Il me répondit affirmativement en ajoutant avec un sourire : « Que faire d'autre ? Boire ou courir le jupon, comme d'autres camarades ? » Je lui dis qu'avec sa formation, il pouvait être d'une grande utilité à l'organisation du Parti. Mais il répondit par une grimace amère à ma proposition. Il était, disait-il, tellement traqué par la police qu'il lui était absolument impossible de travailler au Parti. D'autant plus, ajouta-t-il, que « les résultats seraient nuls ». J'essayai de le dissuader mais je n'y parvins pas. Il me développa une théorie compliquée de l'action illégale où le « large parti ouvrier » de Larine s'alliait à l'empiriomisme » de A. Bogdanov. Ce qui perçait surtout dans tout son raisonnement, c'était la crainte de la répression policière, des poursuites, du chômage, etc. Je ne pus le convaincre.

Malgré mon arrêt à Karpov, dix mille tracts avaient été diffusés, seize jours après notre réunion, à Youzovka, Pétrovsk, Makéievka, Rykov, Pastoukhov, Vietka et Karpov. Ces dix mille tracts avaient été distribués dans l'espace d'une seule nuit. Ce fut un événement tout à fait inattendu et une surprise bien désagréable pour la police locale, qui, depuis de nombreux mois, informait certainement les autorités supérieures qu'en ce qui concernait les mutins, les socialistes et autres factieux, tout était pour le mieux dans le coin qu'elle surveillait. Quelques mois plus tard, quand je fus arrêté, un chef de la police vint spécialement de Saint-Petersbourg. Il fit tout son possible pour tirer de moi l'adresse de notre imprimerie. Fâché de l'échec de toutes ses tentatives, il cessa l'interrogatoire pour me confesser à quel point l'imprimerie était gênante pour la police. Il laissa tomber la phrase suivante : « Vous qui êtes un intellectuel, comprenez donc que nulle part on voit pareil scandale : une imprimerie fonctionne et



nous ne pouvons la découvrir. Si vous nous aidez, je vous assure que votre carrière est faite. » Je répondis du tac au tac à cette franchise, considérant que le comble de la honte était d'aider la police tsariste. Cet acheteur d'âmes dut partir la rage au cœur en me laissant à la disposition de la gendarmerie d'Ekatérinoslav.

Après la première proclamation il s'en fallut de peu que notre imprimerie ne tombât aux mains de la police. Nous décidâmes aussitôt de la transporter en un lieu plus sûr et d'en profiter pour améliorer son outillage.

Bien que ce ne fût qu'un premier essai, notre proclamation avait été imprimée et diffusée à ravir. Tous les tracts furent distribués, l'imprimerie n'avait pas été découverte et, mieux encore, aucune arrestation n'avait été opérée. L'esprit révolutionnaire grandit subitement dans les masses. « Le comité s'est remis au travail, disaient les ouvriers, voyez comme les flics se démènent. Ils flairent partout comme des chiens policiers. Tenez bon, les gars, et que l'on ne jase pas ! »

Nous voulions tout d'abord organiser une réunion du Parti à Youzovka. Mais cette localité fourmillait tellement de policiers, plusieurs de nos militants étaient l'objet d'une surveillance si rigoureuse qu'il fut décidé d'attendre. Je repartis pour l'usine de Pétrovsk.

### Nouveau voyage à l'usine de Pétrovsk

Désirant arriver le plus vite possible à destination, je me dirigeai, aussitôt après la séance du comité de Youzovka, à la gare de Mouchkétovo, située à sept kilomètres de là, d'où je devais gagner Yassinovataïa pour prendre le train menant à l'usine de Pétrovsk. Je ne pus faire ce trajet très difficile que parce que j'avais décidé d'arriver « coûte que coûte ». Notre séance de



Youzovka s'était terminée tard dans la nuit. Après avoir bu un verre de thé, je sortis.

Il était minuit. Une obscurité opaque, un vent violent qui vous jetait à la face une neige fine. Pour ne pas m'égarer, je décidai, ce qui allongeait un peu ma route, de suivre la voie menant de l'usine de Youzovka à la gare de Mouchkétovo. Le vent rendait la marche très difficile. Je glissais, je butais aux traverses, mon pantalon était mouillé et je commençais à sentir mes pieds s'engourdir. Et je n'étais qu'au début de ma marche. « Revenir ? » me demandai-je, et je répondais aussitôt : « Non et non ! Quel bolchévik fais-tu si tu crains le mauvais temps ? Quel accueil recevrais-tu des camarades de Youzovka si tu revenais ? » Je décidai de continuer coûte que coûte. Je concentrai toute ma volonté pour avancer. N'ayant pas de gants, je fis de mes manches un manchon et j'avancai, courbant la tête pour me défendre un peu du vent et de la neige qui ne cessait de tomber. Je marchais comme au combat contre l'ennemi. Les flocons de neige m'attaquaient avec des cris de guerre et s'efforçaient de me barrer la route. J'avancais en dépit de tout. Derrière, les hauts fourneaux de Youzovka éclairaient de lueurs flamboyantes l'horizon et mon chemin vers la gare de Mouchkétovo. Mon cerveau travaillait fébrilement. Les grandes batailles du prolétariat m'apparaissaient soudainement. Je me sentais léger comme l'air. J'étais prêt à marcher sans cesse sur cette route... Les feux de Mouchkétovo scintillèrent.

Il m'arriva un incident désagréable. J'étais pour la première fois à Mouchkétovo. Au lieu de gravir les marches de la gare, je gravis celles du poste de gendarmerie juste au moment où un gendarme sortait pour aller apaiser une rixe à la gare. Fâché d'avoir été tiré de son lit, il se mit dans une colère encore plus grande en voyant un vagabond se diriger vers son logement. « Halte ! cria-t-il. Que fais-tu là ? » Je me demandais



ce qui allait m'arriver. « Vas-tu me dire, hurlait le gendarme, qui tu es et ce que tu veux ? » Il me fallait répondre. Je lui dis que j'étais un chômeur et que j'allais m'embaucher dans les mines de Rykov. Devant me rendre à Yassinovataïa, je venais pour me réchauffer à la gare. « Tu ne vois donc pas que ce n'est pas la gare, mais mon logis ? » fit-il avec méfiance. Mais, déjà, j'étais édifié. Je lui expliquai que je n'étais pas de l'endroit et que je ne savais pas où se trouvait la gare. En outre que j'étais fatigué et que j'avais froid. J'étais heureux, disais-je même, d'avoir rencontré « Son Excellence », car il était en son pouvoir de m'aider. Je jouais le moujik ignorant, effrayé par la police. Des centaines de paysans va-nu-pieds, des provinces de Riazan et d'Orel, sillonnaient à cette époque la région à la recherche de travail.

Quelqu'un tirait le gendarme par la manche. « Mais laissez-le donc, disait ce quidam, c'est un imbécile. Qu'il nous suive à la gare et dépêchons-nous, car un assassinat est si vite arrivé. » Et il m'invita à les suivre. Par prudence, je décidai de rester un peu en arrière. Tout en disant « Je viens », je ne fis que deux ou trois pas en avant et je m'arrêtai à examiner mes bottes, qui méritaient vraiment un examen. L'une était crevée par derrière et l'eau y pénétrait. Je restai ainsi une vingtaine de pas en arrière sans provoquer de soupçons. La gare était tout près de là. Quand j'y entrai, on y faisait un vacarme infernal et mon gendarme sacrait comme un païen. Il poussait quelqu'un par la nuque, et la foule l'accompagnait de ses cris. Le coupable avait été pris sur le point de fuir avec un ballot. On voulait le lyncher. Je restai à la porte, attendant le départ du gendarme. Après avoir donné ordre au gardien d'emmener le gamin au poste et dit « On examinera ça demain », il s'en alla, ayant complètement oublié mon existence. Je poussai un soupir de soulagement. J'étais



bien porteur d'un passeport au nom de Vinogradov, mais, pour des raisons compréhensibles, je préférais ne pas le montrer.

Il était près de trois heures du matin. Le train devait arriver à six heures. Je pouvais dormir un peu. Je m'installai sous la fenêtre. Mais, même roulé en boule, je ne pus dormir à cause du froid. J'eus même envie de me rendre à pied à l'usine de Pétrovsk. C'est une honte d'hésiter, pensai-je encore une fois. Arrivé à Yassinovataïa, je pris quelques verres de thé et du pain bis et je poursuivis ma route en suivant la ligne. Ma maudite botte déchirée m'empêchait d'avancer. Transformée en pompe aspirante et refoulante, elle me distrayait cependant un peu. Mes pieds étaient glacés. Et mon rhumatisme me faisait souffrir. Malgré tout, j'étais à Pétrovsk à midi.

Cette fois-là j'allai directement au logement de l'ouvrier qui m'avait reçu la première fois. Il était au travail, mais sa famille m'accueillit comme un vieil ami. On me donna de quoi me changer. Le linge et le vieux costume de l'ouvrier étaient trop grands pour moi et j'étais vraiment bizarre dans cet accoutrement. Les chaussures surtout étaient beaucoup trop grandes. On avait porté mes bottes chez le cordonnier et ce fut vraiment une tragi-comédie quand je dus, deux jours après, me rendre à une réunion avec celles de mon hôte. Heureusement que j'étais sorti tard dans la soirée, mais ceux qui marchaient avec moi ne pouvaient s'empêcher de rire de mes exercices quand je devais retirer le pied de la boue sans y laisser la chaussure.

## Reconstitution de l'organisation de Pétrovsk

Depuis ma première visite à l'usine de Pétrovsk, dix jours s'étaient écoulés. Un très bon groupe du Parti s'était formé pendant ce laps de temps. Il avait à sa



tête un comité de trois membres, lequel s'appuyait sur une organisation comptant une cinquantaine de membres sûrs qui travaillaient dans tous les ateliers et étaient parmi les meilleurs ouvriers d'avant-garde. Le comité jouissait d'une grande autorité parmi les ouvriers de l'usine. L'organisation était complètement reconstituée.

Il fut possible de distribuer la proclamation dans toute l'usine et de la coller sur les palissades dans les quartiers ouvriers. On me raconta que certains ouvriers particulièrement audacieux réussirent à en coller plusieurs exemplaires sur le mur du poste de police et sur la maison du commissaire et du directeur de l'usine. La police était dans une fureur indescriptible. Plusieurs jours durant, elle perquisitionna un peu partout.

De même qu'à Youzovka, les ouvriers firent un accueil triomphal à la proclamation. Des camarades connus des ouvriers pour leur participation à la grève de 1905 et aux luttes courantes de l'usine racontaient que, pendant la pause de midi le jour où fut distribuée la proclamation, des ouvriers qui semblaient jusque là complètement indifférents vinrent à eux en leur disant : « S'il le faut, faites-nous signe, on donnera un coup de main. » D'autres venaient demander à qui on devait verser de l'argent « pour que de telles feuilles paraissent plus souvent ». Les camarades disaient que, s'ils devaient admettre au Parti tous ceux qui le désiraient, il y en aurait plus d'une centaine en quelques jours. Mais ils craignaient la provocation. Le problème de la lutte contre la provocation à ce moment devint très aigu dans l'organisation de Pétrovsk et l'on demanda mon concours.

En 1905, pendant l'insurrection de Constantino-Gorlovo, beaucoup d'ouvriers de l'usine de Pétrovsk y avaient participé activement (des ouvriers sans-parti et social-démocrates adhérant volontairement aux dé-



tachements de combat que le Parti avait formés pour porter secours à l'insurrection). Plus de cent personnes furent traduites devant les tribunaux après la répression de l'insurrection, et parmi elles il y avait une bonne vingtaine d'ouvriers de l'usine de Pétrovsk. On les accusait d'infraction à l'article 101 du code pénal, prévoyant la peine de mort.

Les autorités judiciaires réussirent par la terreur à faire signer aux condamnés, à l'exception de sept, parmi lesquels le chef de l'insurrection, F. Katchenko-Pétrenko, un recours en grâce au tsar, qui fut rédigé par un des meneurs de l'insurrection, le menchévik Karpov, ingénieur des mines. Les termes employés étaient d'une servilité ignoble : on s'agenouillait devant le souverain, on lui baisait les pieds, etc. Les initiateurs de cette déclaration, pour prouver leur fidélité au « monarque adoré », se mirent à dénoncer tout le monde, à raconter tout ce qu'ils savaient sur le mouvement révolutionnaire et ses détails. Il est évident que « l'adoré monarque » ne pouvait refuser sa « grâce » à une telle canaille. Des individus comme l'ingénieur, ayant participé activement à l'insurrection, ne pouvaient être relâchés immédiatement. Mais leur peine fut légère et ils profitèrent en prison de différentes faveurs. L'ingénieur Karpov, par exemple, dirigeait le chœur de l'église d'Ekatérinoslav (maintenant Dniépropetrovsk) et, bien que condamné à quatre années de travaux forcés, ne portait pas de chaînes et jouissait d'autres faveurs importantes dans une prison au régime pénitentiaire aussi terrible que celui de la prison d'Ekatérinoslav en 1908. La plupart des insurgés furent libérés. Une partie revint à l'usine de Pétrovsk. Les ouvriers étaient furieux. Ils murmuraient qu'ils allaient « donner une leçon à ces salauds ». D'autre part, les « nouveaux monarchistes », munis d'ordres précis des chefs de la police, commencèrent leur œuvre de provocation et d'espion-



nage dès leur retour à l'usine. Il fallait réagir. En mon absence, le comité décida de publier une proclamation. Le projet était déjà prêt. On y proposait brièvement, mais d'une façon peu claire, d'« éliminer par tous les moyens les personnes ci-dessous ». Suivait une liste de 70 condamnés du procès revenus à l'usine, de même que des témoins ouvriers de l'usine qui avaient joué au procès le rôle de mouchards au gré des autorités policières.

La question fut reposée au comité. On approuva la publication d'un tract et l'on me chargea d'écrire un nouveau projet plus convenable. Il fallait y indiquer les mesures concrètes de lutte contre la provocation : organisation du boycottage des provocateurs dans les entreprises, à domicile, sur les lieux publics, etc., sabotage de leur action ; exiger de l'administration de l'usine qu'elle les congédiât en menaçant de recourir à des mesures plus énergiques allant jusqu'à la grève. Il me semble que ce sont là les points qui furent discutés, et l'on invita les ouvriers à aider le Parti à démasquer les provocateurs, pour les montrer sous leur vrai jour et les empêcher de nuire. Il fut ensuite décidé de convoquer une assemblée générale où l'on examinerait des mesures plus concrètes de lutte contre la provocation et où l'on ferait un rapport politique, rapport dont je fus chargé.

Je proposai, pour la publication de cette nouvelle proclamation, de transporter l'imprimerie à l'usine de Pétrovsk. Les camarades du comité adoptèrent sans hésitation cette proposition et, deux semaines après, l'imprimerie fonctionnait déjà dans un nouveau local.

L'assemblée du Parti fut convoquée encore plus rapidement, quelques jours après mon arrivée. Cinquante personnes étaient là. Nous nous étions réunis dans la chambre d'un ouvrier. On était tellement à l'étroit qu'il était difficile de se tenir debout et encore plus diffi-



cile de respirer, à cause surtout de la fumée du tabac. Mais la réunion réussit très bien. Je lis un rapport sur la nature et les desiderata des social-démocrates, concentrant l'attention sur les principales tâches pratiques des ouvriers russes dans la lutte contre l'autocratie et sur l'activité de l'organisation social-démocrate de Pétrovsk. Pour cette dernière, il s'agissait surtout de renforcer son organisation, d'étendre et de consolider son influence parmi les masses, etc. Nous passâmes ensuite au problème de la lutte contre la provocation. Les débats furent très intéressants. Certains orateurs exigèrent l'application de la terreur contre les provocateurs.

Toutes les mesures proposées par le comité furent en somme adoptées et l'on envisagea une série de mesures intérieures pour garantir l'organisation contre les provocateurs. C'étaient surtout des mesures de prudence quant au recrutement et d'observation plus stricte de la clandestinité : savoir tenir sa langue et ne pas parler à n'importe qui des affaires du Parti, plus qu'il n'est nécessaire.

Deux jours après la réunion, je retournai à Youzovka pour préparer le transfert de l'imprimerie et m'occuper sérieusement de la reconstitution de l'organisation du Parti en d'autres points du rayon de Pétrovsk-Youzovka.

### **Reconstitution de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk**

Un mois environ après la parution de notre première proclamation, l'organisation de Youzovka-Pétrovsk pouvait être considérée comme reconstituée. 40 membres à Youzovka, 75 à Pétrovsk, 25 à Pastoukhov, 3 à Makéievka, 4 à Karpov. Au total, 150 personnes sûres, menant l'action quotidienne, et un nombre à peu près



égal de sympathisants. Nous entretenions également avec d'autres mines des relations qui, de temps en temps, nous servaient.

Je me souviens comment il me fut possible de fournir des proclamations à un puits de Makéievka. Il y avait là un ancien électeur ouvrier à la Douma. Il refusa de diffuser nos proclamations en me disant que la police le surveillait, mais qu'un de ses locataires, un mineur, s'était engagé à le faire. Il le fit en effet. Je m'entendis avec ce camarade au sujet du travail ultérieur, mais il quitta bientôt la mine et je le perdis de vue.

A la mine de Vietka (près de Youzovka) nous entretenions la liaison par l'intermédiaire d'un employé de bureau qui avait activement participé à la révolution de 1905. A mon arrivée il économisait de l'argent en vue de partir pour « la libre Amérique ». J'avais beau lui dire qu'il fallait rester pour mener le travail révolutionnaire, il répondait à tous mes arguments : « ça suffit ». Je lui rendais visite chaque fois que j'allais à la gare de Youzovka et je lui rappelais sa promesse d'établir les liaisons. Chez lui on m'offrait toujours quelques verres de thé et des beignets. Cet adepte de l'Amérique me rendit une fois un sérieux service. Je me rendais à Youzovka après de vaines tentatives pour établir la liaison avec les mines de la Compagnie russo-belge. Il faisait très froid et un vent glacial soufflait. Je pris à travers champs pour couper au plus court. Mais je sentais que je n'y arriverais pas. Les pieds surtout me faisaient mal. Avec mon mauvais pantalon et ma mince vareuse de coton, j'étais gelé. Le froid qui me prenait aux genoux surtout était insupportable. Je sentais mes jambes s'ankyloser et je ne pouvais plus les plier. Je changeai de direction pour aller me réchauffer chez mon explorateur de l'Amérique. J'avais tellement froid que je dus d'abord me réchauffer quelque peu à l'intérieur d'une machine située au bord d'un



puits pour continuer mon chemin. J'arrivai chez mon « Américain » dans un état déplorable.

Il faut dire que, s'il n'y avait pas d'organisation à Vietka, l'organisation de Youzovka faisait le service de cette mine quand il fallait diffuser des proclamations ou faire des collectes pour l'organisation.

Des types comme cet amateur de l'Amérique ou le propriétaire de la bibliothèque scientifique du bassin minier de Karpov étaient de rarissimes exceptions à cette époque dans le rayon de Youzovka-Pétrovsk. On rencontrait au contraire à tout bout de champ des ouvriers très dévoués aux intérêts de leur classe et de leur parti. Voici quelques exemples. Un jeune camarade, un technicien de notre imprimerie illégale, fit ses preuves lui-même. Quelques mois avant son arrestation (l'imprimerie fonctionna pendant presque une année), il vivait dans une demi-famine ne sortant pas pendant des semaines et restant à peu près complètement isolé du monde extérieur.

Le camarade Jurbis, ouvrier de l'usine de Pétrovsk, âgé de cinquante ans, avait une femme et une vieille mère. Seul soutien de famille, il était en même temps un des militants les plus actifs de l'organisation de Pétrovsk, accomplissant de nombreuses fonctions : membre du comité, trésorier, organisateur dans son atelier, aidant au travail de l'imprimerie (dans certains cas exceptionnels), menant l'agitation et la propagande verbale la plus active. Je dus aller plusieurs fois chez lui. La misère perçait dans tous les coins. Les enfants, les uns plus petits que les autres, demandaient sans cesse à manger. Le père, revenu de l'usine, s'occupait des affaires du Parti et ne les terminait que tard dans la nuit. Je lui demandai une fois s'il avait prévu quelque chose pour sa famille en cas d'arrestation. Il me répondit nettement par la négative. Puis il ajouta : « Que puis-je faire ? Veux-tu que je laisse tomber l'ac-



tion ? » Je ne pouvais pas lui conseiller d'abandonner le travail du Parti, mais il était clair qu'après son arrestation sa famille se trouverait dans une misère noire. Je m'entendis avec quelques camarades pour qu'ils vinssent en aide à sa famille en cas d'arrestation. Je ne sais pas comment ils accomplirent leur devoir, car je fus arrêté quelque temps après. C'était un ouvrier qui donnait tout au Parti, et il n'était pas le seul. C'est par de tels prolétaires que l'organisation était animée et renforcée dans les moments les plus difficiles.

Je me rappelle un camarade, manoeuvre à l'usine de Pétrovsk, qui travaillait à l'imprimerie. Dix heures de labeur exténuant à l'usine, puis cinq à neuf heures de travail d'affilée à l'imprimerie. « Ne vous est-il pas pénible de travailler ainsi ? » lui demandai-je. C'était un ouvrier simple, illettré. Il répondit en frappant la poitrine : « Ici, camarade, mon cœur est au Parti s'il le faut. Travailler huit ou neuf heures de plus, ce n'est rien. » Il parlait sans forfanterie, ces paroles venaient vraiment d'un grand cœur de prolétaire révolutionnaire.

Prenez par exemple le camarade chez qui je m'étais arrêté à l'usine de Pétrovsk. Il appartenait à l'aristocratie ouvrière. Il n'avait pas d'enfants et ne craignait rien en cas d'arrestation pour sa famille, mais je suis persuadé que, dans une autre situation matérielle, il aurait accompli aussi honorablement son devoir de classe. C'était le type de l'organisateur hardi et tenace... La reconstitution de l'organisation de Pétrovsk est dans une grande mesure son œuvre.

Kozma, de Youzovka, dont j'ai parlé plus haut, était une puissante figure de bronze aux yeux gris acier, incarnant la force inébranlable du prolétariat et sa volonté de combattre l'ennemi de classe jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale. Cet homme, qui était un des meilleurs et des plus fidèles organisateurs de Youzovka,



aimait surtout la lutte armée contre les ennemis du prolétariat. Je lui racontais, des nuits entières et souvent les jours fériés, les grandes batailles révolutionnaires et je devais alors insister particulièrement sur la préparation des opérations révolutionnaires, sur la façon dont s'étaient déroulés les combats, sur les armes employées, etc. Je ne pouvais pas toujours répondre aux questions de Kozma, ce qui avait le don de le mécontenter : « Une fois de plus tu ne sais pas ce qu'il me faut savoir », me disait-il alors. Je ne sais ce qu'il advint de lui. Il fut arrêté quelques mois après mon arrestation porteur du timbre du comité de Youzovka-Pétrovsk, puis déporté, et quand je le rencontrai plus tard en 1911 dans la province de l'Iénisséï en Sibérie, il se proclamait déjà anarchiste convaincu. En réalité il ne comprenait pas grand'chose à l'anarchisme, mais il s'était écarté du Parti. Je m'efforçai de le faire revenir à nous, mais sans succès. Il s'était fourvoyé comme certains prolétaires révolutionnaires de l'époque, dégoûté par les trahisons et les transactions des intellectuels. Il nous disait franchement que tous les intellectuels étaient des salauds, responsables de la défaite de la révolution. A l'avenir, il ne fallait plus leur donner l'accès dans le mouvement ouvrier révolutionnaire. Il se préparait lui-même à organiser des expropriations et à partir avec cet argent pour la Russie d'Europe afin d'y mener « une véritable action révolutionnaire ». Quelques ouvriers déportés s'étaient groupés autour de Kozma et soutenaient toute sa « doctrine anarchiste ».

Je me souviens en outre d'une bonne dizaine de prolétaires fermes et sincères qui, sans fanfaronnade, accomplissaient l'œuvre grandiose d'organisation du Parti. Chacun posait sa pierre. On amassait un peu partout des armes : pointes de lances, poignards, clous contre la cavalerie, etc. Ailleurs on faisait des grena-



des à main. Cette activité manquait très souvent de méthodes et de principe, mais quand un camarade apprenait l'existence d'une organisation du Parti, quand il se sentait appartenir à cette collectivité, quand il sentait que l'action pour le renversement du régime existant était menée par des centaines et des milliers d'autres usines, chez nous et à l'étranger, il devenait rapidement un membre modèle du Parti. C'était alors un phénomène très général dans le rayon de Youzovka-Pétrovsk. Je me souviens de quelques petits meetings avec la participation d'ouvriers sans-parti. A la mine de Pastoukhov on en organisa un dans la caserne même. Et si grand était l'intérêt pour les questions politiques débattues que les habitants de la caserne et les nombreux invités restèrent toute la nuit à me poser une infinité de questions auxquelles j'avais à peine le temps de répondre. Au premier coup de sirène, chacun alla reprendre son travail avec l'idée qu'il fallait organiser de telles causeries plus souvent.

Je craignais la provocation, car à ces meetings assistaient des ouvriers tout à fait inconnus à l'organisation. C'est pourquoi je disais me rendre ensuite à Makéievka, mais je me cachais avec un morceau de pain, un oignon et du sel dans une galerie abandonnée, où je dormais jusqu'au soir.

Une telle situation relevait le courage de l'organisation et l'esprit révolutionnaire. Jamais il n'y avait eu de discussion sur les bolchéviks et menchéviks. Les dirigeants de l'organisation locale savaient que j'étais bolchévik. J'apportais toujours très nettement le point de vue bolchévik, qui était adopté à l'unanimité. Je tiens à ajouter, chose caractéristique, que, très souvent, les camarades me disaient : « Tu formules toujours mieux les choses que beaucoup de *komitetchiks* (militants professionnels) qui sont venus ici. » Je ne pouvais m'adresser personnellement ce compliment. Des



menchéviks de grande envergure m'avaient précédé à Youzovka-Pétrovsk. Ils étaient beaucoup plus compétents et plus habiles que moi. Mais tous ces grands « spécialistes » menchéviks ne pouvaient nullement satisfaire par leur bavardage semi-légal le mineur et l'ouvrier des usines du bassin du Donetz qui vivaient et travaillaient dans les conditions les plus dures. C'est pourquoi mes discours, moins habiles mais plus révolutionnaires, ainsi que mes propositions allaient plus directement au cœur des prolétaires

Je me rappelle une discussion très caractéristique qui eut lieu à Makéievka. Une petite réunion des dirigeants locaux se tenait dans le logis d'un de nos camarades. Un menchévik, ancien militant de Makéievka, venu pour quelques jours de Rostov pour ses affaires personnelles, y assistait. Appartenant à un grand centre politique, il connaissait toutes les divergences entre menchéviks et bolchéviks. En plein débat sur l'attitude des ouvriers envers la grève, il sursauta, demanda la parole et commença à m'accuser de bolchévisme. Tous les visages, tournés vers moi, attendaient ma réponse. Au lieu de lui répondre, je proposai à cet ardent menchévik de nous dire brièvement et clairement ce qu'il pensait de la situation à l'usine de Makéievka et ce qu'il proposait concrètement. Il sembla tomber de la lune et commença à bafouiller sur le déclenchement de grands mouvements légaux. Quelque chose d'incompréhensible. Le président l'écouta tout d'abord avec patience, puis il l'invita à se taire sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il lui déclara à peu près ceci : « Voilà, mon petit gars, tu ferais mieux de la fermer. Si tu n'y entends rien, mieux vaut te taire et écouter ce que disent les autres. Si ce que tu dis est le point de vue des menchéviks, tu peux aller leur annoncer que nous ne ferons pas route ensemble. Si ce que vient de nous proposer le camarade est une pro-



position bolchévik, nous la soutenons tous, parce qu'elle est juste. Ne cherche pas à nous effrayer avec tes mots de « bolchévik » et de « menchévik ». On était menchévik et maintenant on ne l'est plus. Et puis suffit. Personne de nous ne suivra des types comme toi. Tiens-toi le pour dit. » Voilà, en résumé, quel fut le discours du président. Il parlait comme un mineur en termes beaucoup plus ardents et acerbes. L'assistance l'approuva à l'unanimité. Ce fait et bien d'autres analogues me persuadèrent que l'organisation de Youzovka-Pétrovsk pouvait se rallier à la fraction bolchévik. Je décidai donc de poser cette question à la prochaine conférence du rayon.

Après la reconstitution des organisations du Parti sur tous les points du rayon, une conférence s'imposait. Toutes les organisations l'exigeaient pour qu'on pût dresser le bilan du travail accompli, fixer les principales tâches de politique et d'organisation pour l'avenir prochain et unifier la direction (le comité du rayon de Youzovka-Pétrovsk). Je proposai qu'avant la convocation de la conférence on m'envoyât auprès du Comité central pour y prendre des directives. Mon plan était de passer à Voronège afin d'y recevoir les adresses nécessaires à l'aide de mes vieilles connaissances. A Moscou l'organisation bolchévik orienterait mon action ultérieure. Au cas où je ne trouverais personne à Voronège je devrais revenir. Je posai la question de mon départ à l'organisation de Youzovka-Pétrovsk, qui se prononça unanimement pour mon voyage et pour son but : recevoir des directives du Comité central pour la conférence. Avec quinze roubles en poche je partis.

### **Mon voyage à Moscou**

Je me rendis à Voronège comme je me l'étais promis. La chose était risquée, car les gendarmes de Voron-



nèje me connaissaient bien, mais il n'y avait pas d'autre moyen. Je trouvai rapidement l'adresse pour Moscou chez de vieux amis qui ne menaient aucune activité et qui pouvaient très bien m'héberger quelques jours. Je réussis à envoyer un mot à ma femme qui était emprisonnée. J'aurais bien voulu la voir, ne fût-ce que du coin de l'œil, mais c'était quasiment impossible. Je passai près de la prison et j'envoyai un baiser vers la fenêtre grillagée derrière laquelle je la supposais se trouver.

Il n'y avait plus d'organisation à Voronège. Je découvris avec peine quelques anciens membres du Parti, dont je ne pus tirer aucun renseignement.

Après trois ou quatre jours passés à Voronège je partis pour Moscou.

J'y trouvai rapidement mes amis et, par leur intermédiaire, j'eus une entrevue au comité de Moscou. On m'y écouta attentivement et l'on proposa d'écrire à la *Bannière ouvrière* (*Rabotchéïé Znamia*, organe illégal du comité de Moscou et du bureau de la région moscovite). De là on me conduisit au Bureau régional, où je refis mon récit. On me parla de la situation du Comité central et l'on me conseilla d'établir la liaison avec la région afin d'être sûr que le rayon de Youzovka-Pétrovsk serait dirigé exclusivement par les bolchéviks. On m'informa circonstancièlement sur la situation intérieure du Parti. On me donna quelques collections de la *Bannière ouvrière*, un certain nombre d'exemplaires des derniers numéros du *Prolétaire*, organe publié à l'étranger, et un chiffre pour la correspondance. En un mot, je reçus tout le nécessaire pour m'en revenir au bassin du Donetz et y organiser la conférence du rayon de Youzovka-Pétrovsk.

Je ne demandai pas d'argent au Parti pour mon retour, comptant en prendre chez les amis qui m'avaient



hébergé. Malheureusement j'avais mal calculé mes dépenses et, par suite de cette négligence, je dus voyager trente-six heures sans manger, c'était très désagréable, mais je ne pouvais rien y faire jusqu'à mon arrivée à l'usine de Pétrovsk, mon premier arrêt.

### La conférence de Youzovka-Pétrovsk

Je racontai à l'organisation de Pétrovsk que les camarades de Moscou nous félicitaient beaucoup de notre travail et qu'au contraire les menchéviks devaient être furieux. Je parlai de la lutte entre bolchéviks et menchéviks, et l'organisation de Pétrovsk se rallia à l'unanimité aux thèses du comité de Moscou. Je m'entendis avec le comité de l'usine pour que la conférence du rayon eût lieu chez eux le 6 janvier 1909 (jour du sacre) et que tout fût prêt pour recevoir les délégués. M'étant entendu au sujet des délégués, je commençai ma tournée dans les organisations du rayon, où je refis mon rapport sur la situation actuelle et nos tâches urgentes et où je fis élire des délégués à la conférence. Avant mon départ je rédigeai encore un tract pour le 9 janvier. J'y avais écrit entre autres cette phrase : « Nos armes se sont rouillées, nettoyons-les avec le sang de nos ennemis », mais je la biffai aussitôt comme insensée, ce qu'approuva d'ailleurs le comité. Quand le manuscrit vint à l'impression, la phrase biffée plut tellement au compositeur qu'il la rétablit. Et ainsi elle fut tirée à 20.000 exemplaires.

Ma tournée dans le rayon fut très heureuse. Partout les organisations se ralliaient à la plate-forme bolchévik sans aucune objection. La *Bannière ouvrière* et le *Prolétaire* avaient un très grand succès. Les camarades disaient qu'ils n'avaient jamais vu de journaux aussi intéressants et que maintenant seulement ils compre-



naient que les menchéviks leur avaient bourré le crâne.

Les élections à la conférence du Parti eurent lieu à des assemblées générales de délégués du Parti. Si l'organisation était petite, cinq à sept membres, on procédait à l'élection des délégués à l'assemblée générale. Si les organisations locales comptaient quelques dizaines de membres, les élections à la conférence avaient lieu aux réunions des représentants de cellule.

Le 19/6 janvier 1909 s'ouvrit la conférence du rayon de Youzovka-Pétrovsk. Vingt personnes au total y assistaient. Il y avait là les représentants de l'usine de Pétrovsk, de l'usine de Youzovka, des puits de Makéievka, Rykov, Vérov, Pastoukhov et Karpov. La conférence avait lieu dans le logement du camarade Jurbis. Elle s'ouvrit de façon très solennelle et en même temps très touchante. Un ouvrier tourneur de l'usine de Pétrovsk présidait. Il était si ému qu'au début il ne put parler. Il se borna à dire que notre organisation s'était de nouveau réunie afin de combattre pour la liberté de la classe ouvrière. Mais ce peu de mots fut dit du plus profond du cœur d'un prolétaire révolutionnaire. Je surpris un vieil ouvrier de l'usine de Pétrovsk essuyant une larme.

La conférence débattit trois questions : 1. la situation actuelle et les tâches urgentes de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk; 2. les élections du comité; 3. la lutte contre la provocation.

La discussion sur la situation actuelle nous prit toute une journée.

Je n'avais pas eu le temps d'écrire un projet de résolution et cela compliqua les choses. La conférence décida à l'unanimité de se rallier à la plate-forme du comité de Moscou, mais encore fallait-il l'appliquer aux conditions locales, et cela nous prit plusieurs heures. Un comité de sept membres fut élu. Le tourneur de l'usine de Pétrovsk, Pétoukhov, Kozma, Jurbis, un



camarade de Youzovka et un autre des mines de Pastoukhov en faisaient partie. J'avais encore demandé de ne pas être nommé au comité et de rester de nouveau à sa disposition. Le comité se composait exclusivement d'ouvriers de l'endroit. Youzovka resta le siège du comité en tant que centre d'un grand rayon prolétarien.

Une discussion intéressante s'engagea à la conférence sur la lutte contre la provocation. Kozma proposa de marquer les provocateurs comme auparavant on marquait les condamnés. Il proposa de leur imprimer en front la lettre P. Cette proposition fut très chaleureusement accueillie. J'intervins brièvement en indiquant à la conférence qu'un parti révolutionnaire prolétarien ne devait pas prendre de telles décisions. Tout le monde me tomba dessus. Et il fut décidé à l'unanimité que l'on marquerait les provocateurs. Kozma en battait des mains : « Nous les marquerons, ces oiseaux, disait-il. Je reviens et je vous amène un fer dont les bourreaux tsaristes n'ont pas encore rêvé ». Je ne sais pas comment cela finit, car trois jours après j'étais arrêté.

### **Structure et activité de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk**

A la tête de l'organisation se trouvait un comité de cinq membres avec deux candidats : trois membres de Youzovka, deux membres et un candidat de l'usine de Pétrovsk et un des mines de Pastoukhov. On avait tenu compte en premier lieu des qualités individuelles de chaque candidat, mais en même temps cette répartition par points de contact de l'organisation était mûrement réfléchie. Les assemblées plénières du comité devaient avoir lieu les dimanches. Dans l'intervalle, s'il fallait prendre des décisions urgentes, c'étaient les



trois camarades de Youzovka qui décidaient. Le secrétaire (Kozma), le cachet et autres documents du comité se trouvaient à Youzovka. Au cas où les trois camarades de Youzovka seraient arrêtés, les trois de l'usine de Pétrovsk rempliraient les fonctions de comité. A cette effet, l'organisation de Pétrovsk avait un cachet de réserve.

Cette structure se justifia entièrement dans la pratique et causa beaucoup de désagréments à la police. Quand je fus arrêté à Youzovka le 9 janvier 1909 avec un paquet de proclamations, les gendarmes croyaient avoir liquidé toutes les réserves. Quel ne fut pas leur étonnement quand, deux jours après mon arrestation, Youzovka et toutes les mines et usines environnantes étaient pleines de proclamations semblables ! Leur stupefaction et leur fureur furent encore plus grandes en automne 1909 quand, ayant réussi à arrêter les trois dirigeants de Youzovka, à s'emparer du cachet et à emprisonner une partie des militants, ils constatèrent deux jours après, que des proclamations étaient distribuées dans les rues de Youzovka avec le timbre du comité de Youzovka-Pétrovsk annonçant que le comité du Parti ouvrier social-démocrate était reconstitué et qu'il continuait son action révolutionnaire, appelant les masses ouvrières à une lutte active contre l'autocratie, pour l'abolition du régime des seigneurs terriens et des capitalistes.

A la conférence du Parti où fut élu le comité de Youzovka-Pétrovsk on envisagea qu'en cas d'arrestation ou de départ d'un des membres du comité, le siège vacant serait occupé par un camarade appartenant à la même organisation. Par exemple, si un membre du comité de Youzovka était arrêté, il devait être remplacé par un camarade de l'organisation de Youzovka jusqu'au moment où se tiendrait la conférence ayant à élire un nouveau comité. Par la suite, cette façon de faire, ba-



sée sur l'expérience de l'organisation de Saint-Pétersbourg, fut recommandée à tout le Parti par une conférence du comité central des militants locaux au début de 1913. Elle avait pour avantage de faciliter le remplacement très rapide des élus par des camarades qui étaient contrôlés par la collectivité. La conférence suivante du Parti devait ratifier cette cooptation ou bien élire un autre camarade.

Quelle était la division du travail au sein du comité de Youzovka-Pétrovsk? Il y avait un secrétaire, qui était en même temps responsable de la presse et des archives de l'administration. Il avait pour tâche fondamentale d'établir la liaison, de transmettre les directives, d'organiser la diffusion de la littérature illégale, de convoquer les séances du comité. Il avait à sa disposition plusieurs jeunes camarades qui l'aidaient et je remplissais les fonctions les plus diverses au secrétariat : commis et propagandiste, conférencier et instructeur, etc.

Un des membres du comité du Parti avait la responsabilité de l'imprimerie clandestine, il répondait de l'impression et de l'expédition des tracts, proclamations, etc., aux adresses indiquées par le secrétaire. C'est lui qui organisait la diffusion. Deux membres seulement du comité connaissaient le siège de l'imprimerie clandestine : le gérant de cette dernière et le secrétaire. Je participai à l'organisation de l'imprimerie, mais je n'en connaissais pas non plus l'adresse exacte. Elle employait deux ouvriers permanents, dont l'un jouait le rôle de propriétaire du local et était en relations avec le monde extérieur. A part le salaire de ces deux camarades (25 roubles par mois) et le loyer (15 roubles par mois), l'imprimerie ne nous coûtait rien. On prenait une grande partie des caractères, des couleurs et du papier dans les imprimeries sympathisantes. Chaque ouvrier devait apporter un peu de ce qui



était nécessaire à l'imprimerie. Et chacun apportant ce qu'il pouvait, nous obtenions un matériel gratuit suffisant permettant de publier sans interruption cinq à vingt mille proclamations par sujet. L'installation ne nous coûtait rien. La machine, les caractères, le marbre, tout cela avait été fait par les ouvriers de l'usine de Youzovka. Nous voulions publier un journal. Je pense que nous y serions arrivés si les principaux militants et moi nous n'avions été arrêtés quelques mois plus tard.

Il y avait au comité de Youzovka-Pétrovsk un directeur de la partie financière, où, comme on l'appelle, un trésorier. C'était pour nous une chose très importante, vu que l'organisation vivait exclusivement sur la base des ressources intérieures et ne recevait aucun subside du dehors, sauf les quinze roubles par mois de Rosenzweig. Il nous fallait trouver encore cinquante roubles au moins pour joindre les deux bouts. Nous n'y réussissions pas toujours et il m'arriva, faute de cinquante copecks pour acheter un billet de chemin de fer, d'aller à pied en suivant les rails. Nous économisions chaque sou. Je me souviens qu'au mois de novembre je pus vivre pour trois roubles vingt, et encore la plus grande partie de mes dépenses était-elle en billets de chemin de fer. Je n'avais pas de domicile fixe, je mangeais surtout chez les camarades : tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, au cours de mes déplacements d'une usine à une autre.

Il faut dire que l'organisation de Youzovka-Pétrovsk versait toutes les sommes récupérées dans les localités à la caisse du comité. Les organisations locales ne gardaient pas un seul copeck pour leurs propres besoins. Cette centralisation financière s'explique par le fait que les organisations locales n'avaient aucune dépense à faire et qu'il ne leur fallait pas d'argent.



Un des points faibles de l'activité financière de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk était sa liaison irrégulière avec les éléments petits-bourgeois, les employés de bureau et les artisans qui auraient pu lui apporter une aide matérielle considérable. Les cotisations étaient de vingt-cinq copecks par mois mais nombreux étaient ceux qui donnaient davantage. En outre, plus d'une centaine d'ouvriers sans-parti venaient régulièrement en aide à l'organisation et les collectes périodiques donnaient chaque mois jusqu'à vingt roubles. Durant mon séjour dans le rayon de Youzovka-Pétrovsk, on recueillait une cinquantaine de roubles par mois.

Aux mines de Karpov, l'organisation du Parti exerçait une forte influence parmi les vendeurs de la coopérative locale, qui appartenait à un patron. Grâce à cette influence, l'organisation recevait aussi des dons en nature. J'obtins, par exemple, un pantalon.

Les cotisations étaient payées sans timbre à des collecteurs directement liés au chef du service financier du comité de Youzovka-Pétrovsk. Ils devaient tenir compte des modifications survenues dans l'effectif de l'organisation. Grâce à un tel système, le comité de Youzovka-Pétrovsk, sans faire aucun recensement, connaissait toujours le nombre des membres du Parti et, par les listes de souscription des ouvriers sans-parti, il pouvait apprécier le succès du travail de masse de l'organisation locale ainsi que l'état d'esprit politique. Les collecteurs jouaient ainsi un grand rôle politique dans la vie de l'organisation de Youzovka-Pétrovsk. Le trésorier aussi.

Toute la division du travail dans le comité de Youzovka-Pétrovsk se bornait au secrétaire, au trésorier et au gérant de l'imprimerie. Les autres membres du comité participaient aux séances et accomplissaient différentes fonctions. Ces trois fonctions étaient précisément réparties entre les trois membres du comité ap-



partenant à l'organisation de Youzovka. Les organisations locales n'avaient qu'un seul organisateur (secrétaire) élu. Il faut dire qu'elles se subdivisaient à leur tour en cellule d'usines et de mines, et chaque cellule s'efforçait d'avoir ses membres (adhérents ou sympathisants) dans les principaux ateliers et secteurs de fabrication. A la laminerie de l'usine de Pétrovsk, aux mines de Pastoukhov, à l'atelier d'ajustage et aux mines de Karpov, à l'atelier des tours, l'influence du Parti était si forte que, malgré le très petit nombre de ses membres, ceux-ci étaient les maîtres dans toute l'acception du terme. Sur leur proposition, quelques éléments Cent-Noirs furent chassés de ces ateliers. On pouvait y organiser sans crainte des réunions illégales, y cacher des éléments illégaux, des journaux, des tracts, etc. Aux mines de Makéievka une équipe de mécaniciens dirigeant le mouvement de la cage appartenait à l'organisation du Parti. Etant donné que l'atelier des machines était isolé et qu'il y avait un tas de coins où l'on pouvait dissimuler des livres, des tracts, des journaux, des armes, j'y restai souvent des heures entières en parfaite sécurité, à l'abri des patrouilles de cosaques.

On entretenait une liaison vivante avec les organisations locales. Il ne vint jamais à l'esprit de personne d'écrire des lettres et des circulaires. Chaque organisation avait ses points de contact, organisés dans l'ensemble comme celui qui existait à l'usine de Pétrovsk. Aux mines de Karpov on devait s'adresser à la coopérative de la mine. A Pastoukhov, au bureau de l'usine, où il y avait un employé sympathisant. On utilisait également les logements des membres du Parti, où l'on se réunissait les dimanches ou autres jours fériés sous prétexte d'un anniversaire ou d'un casse-croûte arrosé. On pouvait organiser ainsi de petites réunions au cours de soirées de famille. Lorsqu'il fallait transmettre quel-



que chose, une directive quelconque, des journaux, des tracts, etc., on envoyait quelqu'un. Il n'y avait pas de courrier pour la liaison. Dans chaque cas particulier on choisissait le camarade le plus apte à remplir la mission donnée et l'on tenait compte des possibilités pour lui de s'absenter sans éveiller les soupçons. Comme j'étais le plus libre, c'est moi qu'on utilisait le plus souvent. Cela avait son défaut et son avantage. Le défaut c'est que je ne pouvais me limiter à un seul centre. L'avantage était de me faire déplacer et de me rendre insaisissable pour la police. En outre, cela me permettait de connaître toutes les organisations et d'instruire systématiquement chacune d'elles de l'action quotidienne du Parti. C'était là une chose très importante au moment où l'organisation reprenait son activité et où l'on manquait sur place de militants compétents.

Une des principales tâches de notre organisation était d'établir de nouvelles relations, surtout avec de nouvelles mines et usines. Chaque organisation de mine ou d'usine avait pour tâche permanente d'entrer en liaison avec les entreprises environnantes et de diffuser les imprimés illégaux. A cette fin on mettait à profit les relations personnelles. Par ailleurs on utilisait les électeurs à la Douma, sûrs que nous étions d'avoir en leur personne des prolétaires d'avant-garde. En effet, nous ne fûmes pas une seule fois déçus. Il est vrai que certains électeurs ne pouvaient pas participer activement au travail du Parti, la police les surveillant de très près, mais ils nous donnaient des renseignements précieux sur la situation ouvrière dans chaque centre industriel, nous mettaient en rapport avec des ouvriers gagnés aux idées révolutionnaires, etc.

Notre travail souffrait d'un grand défaut : l'absence presque absolue de femmes au Parti. A Youzovka seulement, dans l'organisation de la ville, nous étions en contact avec quelques couturières, mais nous ne pûmes



ni trouver ni former une seule militante. Ce secteur était particulièrement négligé, et pourtant que de résultats on aurait pu y obtenir!

Il manquait également un camouflage sérieux du travail légal et semi-légal du Parti. Il n'y avait pas ou presque pas d'organisation syndicale auxiliaire, et toutes les tentatives pour créer même des caisses de secours mutuel se heurtèrent à une résistance acharnée de la police et des autorités. Aux mines de Karpov, il existait une coopérative dont le conseil d'administration était composé de membres désignés moitié par le directeur et moitié par les ouvriers. Les postes de gérants ne pouvaient être ratifiés que par les représentants de la direction de l'usine. L'organisation du Parti combattait opiniâtement pour l'éligibilité du conseil d'administration et son affranchissement de l'influence patronale. On ne put déployer aucun mouvement sérieux sur ce terrain.

Par endroits on put créer des organisations semi-légales, des chorales, des troupes dramatiques (mines de Karpov, usines de Youzovka et de Pétrovsk), mais il y avait très peu de cercles et ils ne jouaient aucun rôle sérieux.

On pratiquait très largement les meetings, forme la plus répandue du travail de masse. Ils étaient scrupuleusement préparés par les organisations locales. Les membres du Parti noyautaient avant le meeting quelques sans-parti, des ouvriers gagnés aux idées révolutionnaires. Quelques heures avant le meeting, ils les emmenaient avec eux au lieu convenu. Des camarades attendaient sur place les organisateurs du meeting qui, un par un et par petits groupes, arrivaient au meeting, où ils n'étaient admis qu'après avoir donné le mot de passe. Des ouvriers montaient la garde autour du meeting et prévenaient de l'arrivée de la police. Les passants étaient retenus par la garde jusqu'à la fin du



meeting, qui durait de une à trois heures. Les orateurs étaient désignés d'avance par l'organisation du Parti et ne devaient pas être connus des ouvriers de l'endroit, afin d'éviter les dénonciations. Nous arrivions à réunir jusqu'à deux ou trois cents personnes.

Les meetings réussissaient particulièrement aux usines de Youzovka, de Pétrovsk et de Pastoukhov. Il était très commode de se réunir non loin des usines de Rykov, car celles-ci se trouvaient sur le territoire des troupes du Don, où la Sûreté générale n'avait pas le droit d'opérer sans une permission spéciale des autorités supérieures. Lorsque je travaillais là-bas, je pus à deux reprises profiter de cette situation et me sauver des poursuites de la police de Youzovka sur le territoire des cosaques du Don.

Les sujets habituels de nos meetings étaient : Que sont les social-démocrates et que veulent-ils ? Quelle est l'activité de la fraction social-démocrate à la Douma ? Qu'est-ce qu'une législation ouvrière et pourquoi est-elle nécessaire ? Pourquoi les ouvriers et les paysans doivent-ils lutter pour le renversement de l'autocratie ? Qu'est-ce qu'une République démocratique ?, etc. On débattait en outre quelques questions à l'ordre du jour et l'on faisait des propositions concrètes pour la défense des ouvriers dans chaque cas particulier.

L'organisation de Youzovka-Pétrovsk accordait une très grande importance au recrutement de nouveaux membres et à la création de groupes de sympathisants. A cette époque de reflux du mouvement révolutionnaire, où sévissait la réaction policière la plus féroce, les neuf dixièmes de l'activité quotidienne du Parti, peut-on dire, visaient à trouver dans les milieux ouvriers des éléments révolutionnaires que l'on pût rapprocher du Parti. Tout ce travail se poursuivait uniquement sur le terrain individuel. Chaque adhérent avait pour tâche d'étudier scrupuleusement les ouvriers de son



entourage, d'éviter les éléments réactionnaires et d'utiliser tous les prétextes pour se rapprocher des ouvriers gagnés aux idées révolutionnaires et pour les attirer prudemment, mais persévéramment, dans l'orbite du Parti. Il devait se renseigner en sous-main sur le passé des ouvriers gagnés aux idées révolutionnaires, sur leurs parents, leurs rapports avec la police et l'administration de l'usine.

L'admission de nouveaux membres avait lieu aux réunions générales de cellules d'usines et de mines. En règle générale, les candidatures étaient discutées à deux reprises : une fois en l'absence du candidat et l'autre fois, si tous avaient consenti à le faire venir, en sa présence. On lui posait alors une série de questions auxquelles il devait répondre en confirmant sa volonté de combattre courageusement dans les rangs du Parti, sous la direction du comité, contre la classe ennemie, tout en observant strictement la discipline de fer du Parti. Souvent des semaines et des mois de participation active du candidat à l'action du Parti et le paiement régulier des cotisations précédaient son intégration définitive.

Mais l'éducation des membres du Parti allait très mal. Il n'y avait aucune littérature bolchévik. Ce n'est qu'au début de décembre 1908 que j'amenai de Moscou quelques dizaines de numéros du *Drapeau ouvrier*, organe du comité de Moscou, et une dizaine de numéros du *Prolétaire* publiés à l'étranger. Le comité décida d'organiser un cercle où l'on étudierait les événements du jour dans les journaux, mais par suite du bas niveau politique des membres de l'organisation qui ignoraient souvent les problèmes les plus élémentaires, cette décision resta sur le papier. L'éducation politique se bornait en somme aux causeries et aux discours faits pendant les tournées. Je déployai la plus grande activité dans ce domaine, et il ne se passait presque pas



de soirée où je ne fisse une causerie politique. Mais c'était évidemment insuffisant, et le comité s'efforçait d'organiser la lecture et l'étude des journaux et des livres.

### Arrestation et détention

Nous nous dépêchions afin que les délégués de la conférence pussent emporter des proclamations destinées au 9 janvier. Mais l'imprimerie n'était pas prête. D'autre part on ne pouvait retenir les délégués. La conférence se termina à quatre heures dans la nuit du 6 au 7. Les délégués devaient se hâter pour être au travail. Il fut décidé que les proclamations seraient diffusées par le comité de Pétrovsk et celui de Youzovka. Le comité de Pétrovsk devait recevoir les proclamations directement de l'imprimerie et en faire passer 9.000 exemplaires à Youzovka. Je devais transporter cela en voiture. C'était évidemment contre les règles de la clandestinité, mais le temps pressait et nous ne pûmes trouver d'autre moyen. Une autre faute fut commise dans le choix de l'adresse : on s'arrêta à celle du camarade Fédossienko, électeur à la Douma, sortant de prison. Le 7 janvier, vers midi, je me mis en route avec une valise pleine de proclamations. Vers six heures du soir j'arrivai à Youzovka et je montai la valise chez Fédossienko. J'allai chez un autre camarade pour m'y réchauffer et y passer la nuit. Le propriétaire de la maison où habitait Fédossienko nous avait vus. Cette lourde valise lui parut suspecte chez un locataire aux idées politiques subversives (et qui par-dessus le marché ne payait pas régulièrement son terme). Il prévint la police, qui, pendant que je me reposais, fit irruption chez Fédossienko et se saisit de sa personne ainsi que des proclamations.

Le lendemain, je me rendis avec un petit panier chez



Fédossienko pour y prendre une partie des proclamations afin de les distribuer aux mines de Karpov. Un autre camarade devait venir en prendre également pour une autre organisation. Là encore, je commis une faute impardonnable. Je ne fis faire aucune reconnaissance au logement de Fédossienko pour savoir si l'on pouvait s'y rendre en toute tranquillité. Ainsi à peine avais-je saisi la poignée de la porte que j'entendis de toute part : « Haut les mains ! » Je me retournai : des policiers et des gendarmes braquaient sur moi leurs revolvers. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire j'étais transporté au poste de police. C'était déjà ma quatrième arrestation.

L'organisation de Youzovka-Pétrovsk continua son activité. Les camarades de Youzovka vinrent à l'usine de Pétrovsk prendre des proclamations et les distribuèrent avec un léger retard. La police rageait.

### En guise de conclusion

Je veux vous faire le récit de mon séjour à la prison d'Ekatérinoslav (Dnépropétrovsk).

On me transféra à la prison de Lougansk, que je dus gagner à pied, par étapes, dans un convoi où les conditions étaient très dures. Après Bakhmouth, deux camarades et moi, nous fûmes accompagnés de trente paysans. En route l'un d'eux s'intéressa à notre sort et voulut savoir quel horrible crime nous avions commis pour être si sévèrement gardés. Une conversation politique animée s'engagea et les paysans nous approuvèrent quand nous nous mîmes à développer notre programme de lutte révolutionnaire contre les seigneurs terriens et les autorités tsaristes. Il me vint même l'espoir qu'ils nous aideraient à fuir. Mais j'eus l'imprudence de médire du tsar. Alors aussitôt : « Ah ! vous



êtes contre le tsar. Lions-leur les mains, car ils pourraient bien se sauver. » On nous attacha les mains derrière le dos. C'était tout de même mieux que les chaînes par ces quinze degrés au-dessous de zéro.

Un de nos gardiens, un vieux moujik chaussé de sandales de tille, qui certainement appartenait à la catégorie des pauvres, s'approcha et me dit « Si tu te sauves, salaud, j'enlève mes sandales, je te rattrape et je te casse les côtes. » Je ne répondis rien. Cette étape, avec cette scène qui nous montra le revirement subit des paysans, nous laissa à tous trois une impression pénible. Notre organisation n'était pas, dans le bassin du Donetz, en contact avec la paysannerie. Nous connaissions la mentalité paysanne presque uniquement par l'intermédiaire d'ouvriers venus de la campagne. Mais là, nous nous trouvions face à face avec le village, et pourtant pas avec des paysans riches.

Je fus incarcéré à Lougansk jusqu'en automne 1909. Au mois d'octobre notre procès eut lieu au tribunal de Kharkov et je fûs transféré à la prison d'Ekatérinoslav. Le régime pénitentiaire y était horrible. Bessalko le décrit partiellement dans son roman *l'Abîme*. Je ne peux dire qu'une chose, c'est que, deux ans après, lorsque je me trouvais dans la prison d'Orel, connue par la dureté de son régime, il me semblait que cette geôle, pour employer le langage d'alors, représentait un pas en avant vers un régime basé sur une Constitution. Certes, l'on vous frappait rudement à Orel, mais pas chaque jour et toujours sous un prétexte quelconque. A Ekatérinoslav on battait sans motif. Pour aller à la promenade dans la cour de la prison, il fallait traverser un couloir obscur dans le sous-sol. Il fallait avancer à tâtons dans l'obscurité et tout à coup on vous tombait dessus à bras raccourcis. Aussi les détenus politiques refusaient souvent d'aller à la promenade. Alors on les frappait dans les cellules pour désobéissance, et cette



fois-là en vertu du règlement. C'était Bélokoz, le surveillant en chef, qui dirigeait ces passages à tabac. Cette bête féroce a été noyée dans le Dnièpr en février 1917.

Quand nous approchâmes de la prison d'Ekatérinoslav, nos gardiens, assez bonhommes, nous conseillèrent de nous décoiffer. « Autrement, on vous tuerait », nous dirent-ils. Nous entrâmes dans la cour de la prison nos casquettes à la main. Cela provoqua la satisfaction des geôliers. Ils nous comptèrent, non sans nous donner dans les côtes quelques bonnes bourrades, puis nous dûmes nous déshabiller. Nos vêtements nous furent littéralement arrachés et l'on se mit à nous fouiller. Comme on nous enfonçait un doigt dans l'anus, puis le même dans la bouche où l'on tâchait de trouver quelque chose entre les gencives, la fureur des gardiens éclata : « Ah, vos Excellences, on vous dégoûte ? » Et l'on se mit à me « compter » les dents. A la fin de ce « compte », j'en avais une de moins. A coups de poing et à coups de pied nous fûmes conduits par les escaliers dans nos cellules respectives.

A la prison d'Ekatérinoslav les détenus politiques étaient enfermés, en automne 1909, dans des chambrées surpeuplées. Dans la mienne il y avait plus de soixante personnes. Tous les lits s'y touchaient, et il ne restait qu'un étroit passage le long du mur ; il fallait dormir serrés comme des sardines à raison de trois personnes par deux lits étroits. Dans ces conditions il était difficile pour ne pas dire impossible, qu'une bonne camaraderie régnât entre les détenus. La plupart étaient des ouvriers d'Ekatérinoslav et des environs. Outre moi, qui étais le seul bolchévik, une vingtaine de menchéviks et de membres du Bund, une trentaine d'anarchistes et de socialistes-révolutionnaires maximalistes. Les autres étaient détenus accidentels. Jusqu'à mon arrivée, c'étaient les anarchistes qui donnaient le ton,



et c'est autour d'eux que la plupart des ouvriers se groupaient, y compris nombre d'ouvriers menchéviks. Il y avait cinq ou six idéologues menchéviks, tous des intellectuels, qui se tenaient à l'écart de la masse. Ainsi la chambrée se divisait en deux camps : intellectuels et ouvriers. La raison de cette division était facile à comprendre. Les ouvriers révolutionnaires, mûs par leur sentiment de classe, étaient indignés contre les opportunistes et les liquidateurs menchéviks. Sous l'influence de facteurs divers, cette indignation avait revêtu des formes anarchistes et représentait en somme une réaction prolétarienne malade contre l'opportunisme menchévik.

Comme dans le rayon de Youzovka-Pétrovsk, je polarisai pour ainsi dire le sentiment sain des prolétaires révolutionnaires contre le menchévisme. Deux causeries que je fis contre l'anarchisme à la demande de certains camarades ouvriers avec lesquels j'avais fait plus ample connaissance, sapèrent les illusions de la plupart de ceux qui s'étaient laissé gagner aux idées anarchistes. Les deux ou trois « idéologues » anarchistes firent preuve d'ignorance et de médiocrité politique devant la social-démocratie révolutionnaire, le bolchévisme. Ces « idéologues », invincibles pour les menchéviks, durent pour répondre à mon argumentation, alléguer que je n'interprétais pas le point de vue véritable de la social-démocratie, lequel selon eux était représenté par les idéologues menchéviks. Cela me donna la possibilité de faire une conférence sur le bolchévisme et le menchévisme. On écouta mon exposé avec une attention soutenue. Les « idéologues » menchéviks essayèrent de faire des objections mais personne ne voulut les entendre. « Assez ! Connu ! Allez le dire aux constitutionnels-démocrates et à votre grand'mère ! » leur criaient-on de toute part. Bref on en arriva à un tel vacarme que les gardiens accoururent et menacèrent de



faire feu... L'intervention de l'administration pénitencière calma rapidement les passions.

J'ai cité ce fait pour montrer encore une fois comment la masse s'affranchissait de l'influence des menchéviks, dont la force à Ekaterinoslav venait bien moins du soutien conscient du prolétariat que de leurs méthodes de duperie et de démagogie. Ils prétendaient être aussi les représentants du parti prolétarien révolutionnaire. D'autre part, le développement de l'esprit anarchiste dans le bassin du Donetz fut, au cours des années 1903 et 1909, le résultat direct de l'opportunisme menchévik.

Si je ne fais pas entrer en ligne de compte mes déplacements en Crimée et dans le rayon de Youzovka-Pétrovsk, il se trouve que je n'avais travaillé librement que trois mois sur cinq, c'est-à-dire la moyenne habituelle du temps de liberté d'un militant illégal. Mais, cette fois-ci, les portes de la prison se refermèrent sur moi pour plus de deux ans. Et pourtant comme il m'aurait fallu être libre pour continuer la grande œuvre révolutionnaire « coûte que coûte » !

Je m'étais rendu en Crimée et à Youzovka sans directive (je n'en avais pas à cause du régime policier), mais j'étais entré bien vite en liaison avec des membres du Parti, avec les organisations et les masses ouvrières sans parti. Sans attendre de directive j'avais œuvré à la reconstitution de l'organisation du Parti partout où cela était possible. Et je n'étais pas alors une exception. Des dizaines et des centaines de membres du Parti comme moi restaient pendant des mois séparés de la direction et erraient à travers les villes et les villages de la Russie tsariste, Ils essayaient de leur propre chef de reconstituer les organisations et préparaient ainsi la nouvelle grande vague révolutionnaire de 1917.

Il aurait été préférable que ces militants fussent en liaison régulière avec les organismes centraux du Parti



et en reçussent des directives. La terreur policière empêchait notre Comité central d'être en relations suivies avec toute la périphérie, mais elle forgea une phalange de soldats de la Révolution.

Eclairé par l'enseignement de notre chef génial, Lénine, chacun de nous restait maître de soi en toute circonstance et continuait sans relâche la lutte révolutionnaire. En liberté, en prison, en exil, partout il était possible d'organiser les forces de la révolution, partout on pouvait saper les bases de l'autocratie et du capitalisme, partout on pouvait servir l'œuvre grandiose du grand Parti bolchévik de Lénine. Coûte que coûte !

---



## Table des Matières

---

|                                                                        | Pages |
|------------------------------------------------------------------------|-------|
| NOTICE SUR L'AUTEUR .....                                              | 3     |
| De Voronèje à Velsk .....                                              | 5     |
| Mon activité de militant à Velsk .....                                 | 9     |
| De Velsk à Mélitopol .....                                             | 12    |
| Les menchéviks de Mélitopol .....                                      | 15    |
| Les menchéviks de Berdiansk .....                                      | 20    |
| De Marioupol à Youzovka .....                                          | 28    |
| L'accueil des ouvriers de Youzovka .....                               | 29    |
| Les premiers pas de l'organisation de Youzovka ..                      | 32    |
| Le leader menchévik, fils à papa .....                                 | 35    |
| Voyage à l'usine de Pétrovsk .....                                     | 39    |
| La première proclamation .....                                         | 45    |
| Nouveau voyage à l'usine de Pétrovsk .....                             | 48    |
| Reconstitution de l'organisation de Pétrovsk ....                      | 51    |
| Reconstitution de l'organisation de Youzovka-<br>Pétrovsk .....        | 55    |
| Mon voyage à Moscou .....                                              | 62    |
| La conférence de Youzovka-Pétrovsk .....                               | 64    |
| Structure et activité de l'organisation de Youzovka-<br>Pétrovsk ..... | 66    |
| Arrestation et détention .....                                         | 76    |
| En guise de conclusion .....                                           | 77    |







# **ARMES THÉORIQUES du PROLÉTARIAT**

Pour bien connaître  
les idées fondamentales du Marxisme,  
lisez les ouvrages de la collection

## **LES ÉLÉMENTS DU COMMUNISME**

Bien imprimées, de prix modique, dans un style simple et clair, les courtes brochures qui forment cette collection vous donneront les meilleures pages des maîtres du socialisme scientifique.

|                                                                              |   |    |
|------------------------------------------------------------------------------|---|----|
| F. Engels: Socialisme utopique et socialisme scientifique.....               | 3 | »  |
| — Principes du Communisme .....                                              | 1 | »  |
| K. Marx: Salaires, prix et profits (extraits).....                           | 2 | »  |
| — Travail salarié et capital (extraits).....                                 | 1 | »  |
| I. Staline: Le léninisme théorique et pratique.....                          | 3 | »  |
| Marx et Engels: Manifeste du Parti Communiste .....                          | 1 | 50 |
| K. Marx: Adresse inaugurale de l'A.I.T. ....                                 | 1 | »  |
| — La Genèse du Capital .....                                                 | 3 | 25 |
| K. Marx et F. Engels: Critiques des Programmes de Gotha<br>et d'Erfurt. .... | 3 | »  |
| K. Marx : La guerre civile en France, 1871 (La Commune<br>de Paris) .....    | 6 | »  |

La seule édition authentique, non falsifiée, de l'œuvre  
maîtresse de Marx sur la Commune de Paris.

*En Vente :*

**C.D.L.P.** (Centre de Diffusion du Livre et de la Presse)  
132, faub. St.-Denis, PARIS-X<sup>e</sup> - CHÈQUE POSTAL 1719-67



# Petite Bibliothèque Lénine

Les conceptions de Lénine sur les problèmes fondamentaux de l'économie, de la politique et de l'action révolutionnaire constituent un ensemble coordonné. Aussi rien de plus facile que de les rassembler, les grouper par sujet traité et d'en faire autant de brochures faciles à lire, à méditer, à utiliser à toute occasion.

C'est ce que l'on fait dans la « Petite Bibliothèque Lénine », qui met à la portée de tous les enseignements du léninisme, arme indispensable à chaque travailleur qui veut participer consciemment à la lutte de sa classe pour le renversement du régime capitaliste, pour le socialisme.

|                                                     |   |   |
|-----------------------------------------------------|---|---|
| 1. La Commune de Paris .....                        | 2 | » |
| 2. La révolution russe de 1905 (réimpression) ..... | 2 | » |
| 3. Karl Marx et sa doctrine .....                   | 2 | » |
| 4. La lutte contre le danger de guerre.....         | 2 | » |
| 5. Deux tactiques .....                             | 4 | » |
| 6. La révolution d'Octobre .....                    | 5 | » |
| 7. L'Etat et la révolution .....                    | 4 | » |
| 8. De la religion .....                             | 2 | » |
| 9. Des amendes .....                                | 2 | » |

En préparation : Parlementarisme révolutionnaire, Matérialisme historique, etc., etc.

*En Vente :*

**C.D.L.P.** (Centre de Diffusion du Livre et de la Presse)  
132, faub. St.-Denis, PARIS-X<sup>e</sup> - CHÈQUE POSTAL 1719-67



# BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT OUVRIER

En dégagant les lois de l'histoire, les lois de la lutte de classe; en soulignant l'apparition du prolétariat sur la scène de l'histoire mondiale en tant que classe indépendante, Marx a donné au mouvement ouvrier révolutionnaire une place éminente, la première dans l'histoire du progrès humain.

Lénine, à son tour, applique à l'étude de l'ascension de la classe ouvrière la dialectique marxiste, définit les notions de prolétariat et d'aristocratie ouvrière, approfondit celle de l'Etat de classe, élabore la stratégie et la tactique de l'armée combattante ouvrière. Il définit le parti de la classe ouvrière, l'avant-garde, l'état-major du prolétariat qui doit être doué du maximum de combativité révolutionnaire et de clarté théorique.

Le but suprême de la classe ouvrière n'est-il pas de réaliser le socialisme et la société sans classe par la conquête du pouvoir et l'instauration temporaire de la dictature du prolétariat?

On ne saurait réaliser cette tâche sans comprendre le prolétariat, sans étudier la situation, ses tâches historiques à l'échelle mondiale, sans parcourir l'histoire de la formation du prolétariat moderne dans ses deux principales formes d'expression militante: politique et syndicale.

La *Bibliothèque du Mouvement ouvrier* sera une contribution précieuse à cette tâche de première importance et comprendra des ouvrages embrassant des périodes déterminées et assez longues du mouvement ouvrier.

---

|                                                        |          |   |
|--------------------------------------------------------|----------|---|
| E. Varga. — Les Partis social-démocrates .....         | 15       | » |
| E. Yaroslavski. — Histoire du Parti bolchévik .....    | 20       | » |
| A. Ferrat. — Histoire du Parti communiste (S.F.I.C.).. | 12       | » |
| R. Garmy. — Histoire du mouvement syndical en France   |          |   |
| I. Des origines à 1914 .....                           | 15       | » |
| II. De 1914 à nos jours .....                          | en prép. |   |
| A. Losovski. — Marx et les Syndicats .....             | 10       | » |

**Complément indispensable :**

## Collection « Histoire du Mouvement ouvrier »

|                                                       |   |   |
|-------------------------------------------------------|---|---|
| P. Gorine. — La révolution russe de 1905 .....        | 9 | » |
| C. Servet-P. Bouton. — La trahison socialiste de 1914 | 6 | » |
| F. Froment. — L'Insurrection ouvrière de Lyon de 1831 | 3 | » |

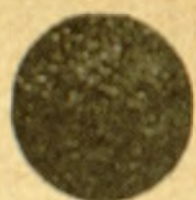
---

*En vente :*

**C.D.L.P. (CENTRE DE DIFFUSION DU LIVRE ET DE LA PRESSE)**  
**132, Fg St-Denis, Paris (X<sup>e</sup>). Chèque postal: 1719-67.**



# ÉTUDIEZ LE PAYS DU PLAN QUINQUENNAL



|                                                                                                                      |    |   |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|---|
| Deux bilans. Rapport du Comité central au XVI <sup>e</sup> congrès du P.C. de l'U.R.S.S., par I. Staline ....        | 5  | » |
| Analyse complète du plan quinquennal.                                                                                |    |   |
| L'urbanisme soviétique, par L. Kaganovitch .....                                                                     | 5  | » |
| La réorganisation socialiste de Moscou et des autres villes de l'U.R.S.S.                                            |    |   |
| La protection de la santé publique dans l'U.R.S.S., par le Docteur A. Roubakine .....                                | 4  | » |
| Exposé des transformations remarquables effectuées en U.R.S.S. dans le domaine de l'hygiène publique.                |    |   |
| L'épopée du travail moderne, par M. Iline. 100 photos et dessins, couverture illustrée .....                         | 10 | » |
| Le développement économique prodigieux de l'Union soviétique raconté sous une forme simple, attrayante et émouvante. |    |   |
| L'usine soviétique et sa vie, par F. L. Boross. (Collection Travail nouveau, vie nouvelle) .....                     | 3  | » |
| Tableau de la vie quotidienne des travailleurs soviétiques.                                                          |    |   |
| Deux villages sauvés de la mort, par Chouvaïev. (Avec dix hors-texte) .....                                          | 3  | » |
| Dépérissement sous le régime tsariste, renaissance sous le pouvoir soviétique.                                       |    |   |
| L'U.R.S.S. et la paix. Recueil de documents .....                                                                    | 20 | » |
| Propositions de paix et de désarmement du gouvernement des Soviets aux gouvernements d'Europe, d'Amérique, etc.      |    |   |
| Journal d'un Soldat rouge de l'Armée d'Extrême-Orient, par N. Lipmann .....                                          | 10 | » |

On peut se procurer tous ces ouvrages au



**C . D . L . P .**

**132, Faubourg Saint-Denis, PARIS-10<sup>e</sup>**

**Chèque Postal : 1719-67**







# Quelques lectures recommandées

---

|                                                                                                                                                                            |            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Souvenirs d'un bolchévik (1896-1917),<br>par O. Piatnitski .....<br>Préface d'André Marty<br>20 années de lutte illégale.                                                  | 12 »       |
| Débarrassons-nous des survivances social-démocrates,<br>par O. Piatnitski .....<br>Lénine et l'organisation,<br>Articles de Lénine sur la question de l'organisation ..... | 1 »<br>8 » |
| L'Internationale communiste et ses sections après<br>le VI <sup>e</sup> Congrès,<br>par O. Bewer .....                                                                     | 2 »        |
| Le manuel du militant,<br>par O. Bewer .....                                                                                                                               | 2 »        |
| Au nouvel adhérent du Parti communiste,<br>Préface de Jaques Duclos .....                                                                                                  | 0.50       |
| Dans les bagnes industriels français (Provocation et mouchardage),<br>par Jean Pardieux .....                                                                              | 2 »        |

---

*En Vente :*

C.D.L.P. (Centre de Diffusion du Livre et de la Presse)  
132, faub. St.-Denis, PARIS-X<sup>e</sup> - CHÈQUE POSTAL 1719-67